

À propos de l'article de Jean-Yves Marchal¹

Qu'en 1997, il me soit demandé de présenter un texte publié il y a dix-neuf ans, fait à la fois un peu ringard, narcissique et proche de la retraite. Et puis, que je sache, le numéro de la revue *Cahiers des sciences humaines* dans lequel mon article a été publié, n'est toujours pas épuisé. Alors ? Alors et néanmoins, j'accepte d'en parler parce qu'il est vrai que cet article a sa propre histoire.

Au départ de tout, il n'était question que d'indices. Sur place, dans le Yatenga, mon œil s'était exercé à reconnaître, ici et là, des tumulus jonchés de poteries. Et l'observation des photographies aériennes m'entraînait à aller de l'avant. C'est ainsi que beaucoup de sites ont été visités, parce que sur les photos, il y avait des signes : des ronds gris sur des taches blanches. J'y allais et, neuf fois sur dix, je tombais sur ce que je considère avoir été des sites d'occupation villageoise. Cette reconnaissance systématique a eu lieu au cours d'une mission, en 1977, mais l'attention portée sur d'anciens sites d'occupation ancienne remonte à 1975, avec le passage, dans la Haute-Volta d'alors, de Jean Devisse qui me présentait un étudiant en archéologie : Jean-Baptiste Kiétéga, qui a depuis soutenu sa thèse de doctorat en 1996.

Sur place, devant les tessons, Jean Devisse s'interrogeait. À quelle culture ces témoignages pouvaient-ils bien appartenir ? Et moi, je lui parlais déjà des Dogons ou Kibse, mais je n'étais sûr de rien, sinon que j'avais lu Michel Izard et que, par ailleurs, mes enquêtes sur les lieux faisaient état de la présence ancienne de Kibse.

J'observais donc et photographiais, avec une idée en tête : celle d'un possible peuplement kibga (plur. kibse) avant le xv^e siècle.

C'est, de retour à Paris, en présence de Michel Izard, que le déclic s'est produit. Moi, j'avais mes fiches d'observations, mes cartes détaillées et les photographies aériennes et, lui, avait ses fiches d'enquêtes historiques.

« Dis-moi, Michel, à Soulou, par exemple, je reconnais deux sites au nord-est et sud-ouest du village et aussi un puits à mi-parcours entre les deux sites. » Michel me répondait : « Quand les Nakombse (les chefs dans la société mossi) sont arrivés, il y avait deux quartiers kibse qui s'appelaient "X" et "Y" et dont on retrouve les noms aujourd'hui. Et les gens m'ont parlé effectivement d'un puits que je ne connais pas. » Et, pour tous les sites que j'avais visités, j'avais une réponse. En négatif, là où je n'avais rien observé, Michel n'avait pas d'information sur une occupation ayant précédé la « conquête » mossi.

1 Paru dans *Cahiers ORSTOM, série Sciences humaines*, XV (4), 1978 : 449-484.

Je me suis donc permis, entre mes observations de terrain et la tradition orale collectée par M. Izard, d'écrire un brouillon, un peu comme une bouteille jetée à la mer. Cette fois, c'est Alain Marliac (archéologue ORSTOM) qui m'a dit que le sujet était intéressant. Et puis, il y eut une présentation à la Société des africanistes où Michel et moi avons joué sur le diptyque. Et ce fut un succès : il fallait donc publier. Chose faite.

Quelques années plus tard (1981), Jean Devisse a écrit un article ² qui parlait d'une enquête de géographie fondamentalement utile pour les archéologues. Autrement dit, le couronnement. Comme quoi, on ne sait jamais ce que l'on fait : surtout, on ne sait pas ce que l'on peut apporter aux autres, en toute modestie ³.

Jean-Yves Marchal

2 Devisse Jean, « Vestiges d'occupation ancienne au Yatenga : une enquête de géographie fondamentalement utile pour les archéologues », *Recherche, Pédagogie et Culture*, numéro spécial *Archéologie en Afrique*, 1981, 55 : 87-94.

3 Depuis, d'autres chercheurs se sont inspirés de cet article pour faire des recherches sur les traces de civilisations disparues. Sans doute les travaux de Georges Dupré et de Dominique Guillaud dans l'Aribinda ont bénéficié de ces regards croisés, de la mise en rapport de sites anciens et de la tradition orale.

Dans le Yatenga proprement dit, une thèse en préhistoire-ethnologie-anthropologie a été soutenue en 1995 à l'université Paris-I par Zakaria Lingane : *Sites d'anciens villages et Organisation de l'espace dans le Yatenga (nord-ouest du Burkina Faso)* (2 tomes, 628 p.). Cette thèse permettait à un archéologue de fouiller et de vérifier les données fournies dix-sept ans plus tôt par J.-Y. Marchal.

Ces exemples ne constituent sans doute qu'un échantillon des travaux pluridisciplinaires qui ont tenté de décrypter les empreintes du passé à la suite de cet article. [Note de E. B.]

Vestiges d'occupation ancienne au Yatenga (Haute-Volta) : une reconnaissance du pays kibga

Jean-Yves Marchal *

Au nord de la Haute-Volta, dans le haut bassin de la Volta blanche (13°-14° lat. N ; 1°45'-3° long. O), des chefferies mossi ont été fondées dès la fin du xv^e siècle. Le contrôle politique des Nakombse sur les populations « autochtones ¹ » a permis l'émergence, au milieu du xvi^e siècle, d'un royaume : le Yatenga (mot formé de *Yadega*, nom du fondateur du royaume et de *tenga* « terre »). Après des luttes soutenues contre les Samo, à l'ouest, et les Peul Djelgobe, au nord-est, le royaume s'est étendu sur le territoire reconnu et délimité en 1898 par l'administration française : le cercle de Ouahigouya, aujourd'hui Département du Yatenga (12 300 km²), divisé en quatre sous-préfectures : Ouahigouya, Gourcy, Seguenega et Titao.

Une étude de la dynamique de l'espace rural dans la sous-préfecture de Ouahigouya a conduit à nous intéresser à l'histoire de la mise en place du peuplement, tant il paraît naturel d'associer le présent au passé dans lequel il s'enracine. Aussi avons-nous recherché les informations de cette nature dans les archives coloniales et la bibliographie relative aux pays de la boucle du Niger, fait appel à la tradition orale ² et répertorié les vestiges d'occupation ancienne directement perceptibles dans le paysage ³.

N'ayant aucune compétence particulière en archéologie, nous nous sommes borné, dans l'espace soumis à l'étude géographique détaillée, à dresser l'inventaire de 170 anciens sites de villages, à effectuer un ramassage et un examen rapide des outils en pierre et des poteries et à procéder à deux excavations pour extraire de l'intérieur de jarres funéraires des débris d'ossements et des tessons. Il s'agit donc d'un travail se limitant à une archéologie de surface, dans une région qui était, à la fin des années soixante-dix, encore peu fouillée par les spécialistes de cette discipline. L'espace étudié correspond approximativement à un rectangle orienté nord-sud, au centre du

* Géographe à l'ORSTOM.

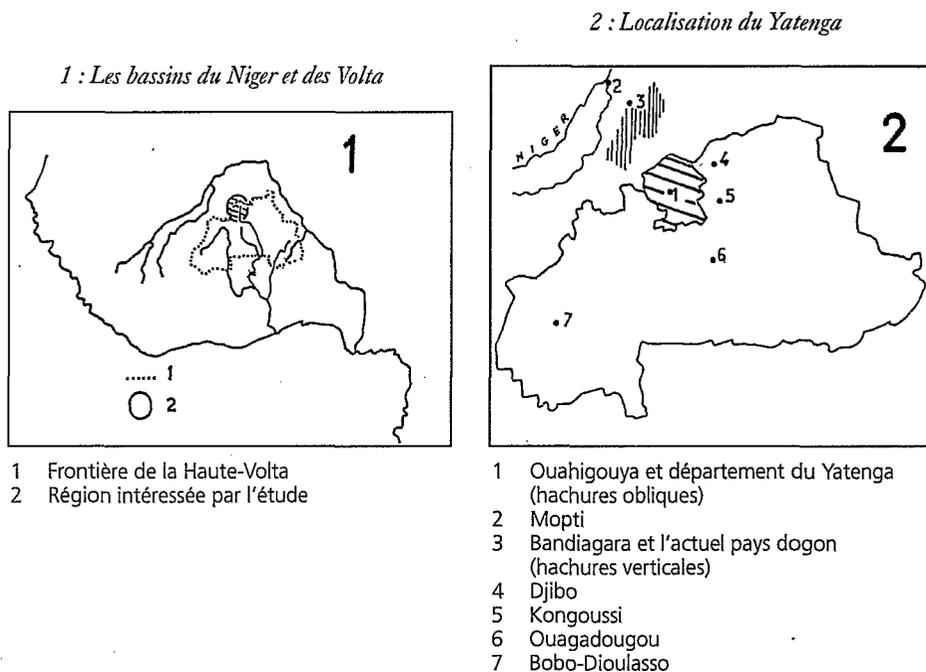
1 Les Nakombse (sing. Nakombga) constituent au sein de la société mossi le groupe politiquement dominant dans le cadre des royaumes. Ce sont les « gens du pouvoir », les chefs et descendants de chefs. Ce groupe se distingue fondamentalement de celui des « gens de la terre » ou *rég-hise* qui ont statut d'autochtones : Kurumba (Fulse), Kibse (Dogon), Kalamse (sous-groupe kurumba ?) et Nioniose.

2 Nous sommes redevable à M. Izard (Laboratoire d'anthropologie sociale au Collège de France) d'avoir bien voulu mettre à notre disposition ses matériaux issus du recueil de tradition orale sur l'histoire du peuplement du Yatenga.

3 Le repérage d'une trentaine de sites archéologiques a été fait en avril et mai 1976, en compagnie de J. B. Kietega, archéologue et historien de l'université de Ouagadougou, après que J. Devisse, professeur d'histoire à l'université de Nanterre, eut encouragé notre recherche.

Yatenga, de 1700 km² de superficie, allant de Kumbri, au nord, à Ziga, au sud (distance 50 km) et de Bissgui, à l'ouest, à Namisigma, à l'est (distance 35 km) (fig. 1).

Fig. 1 – L'espace étudié

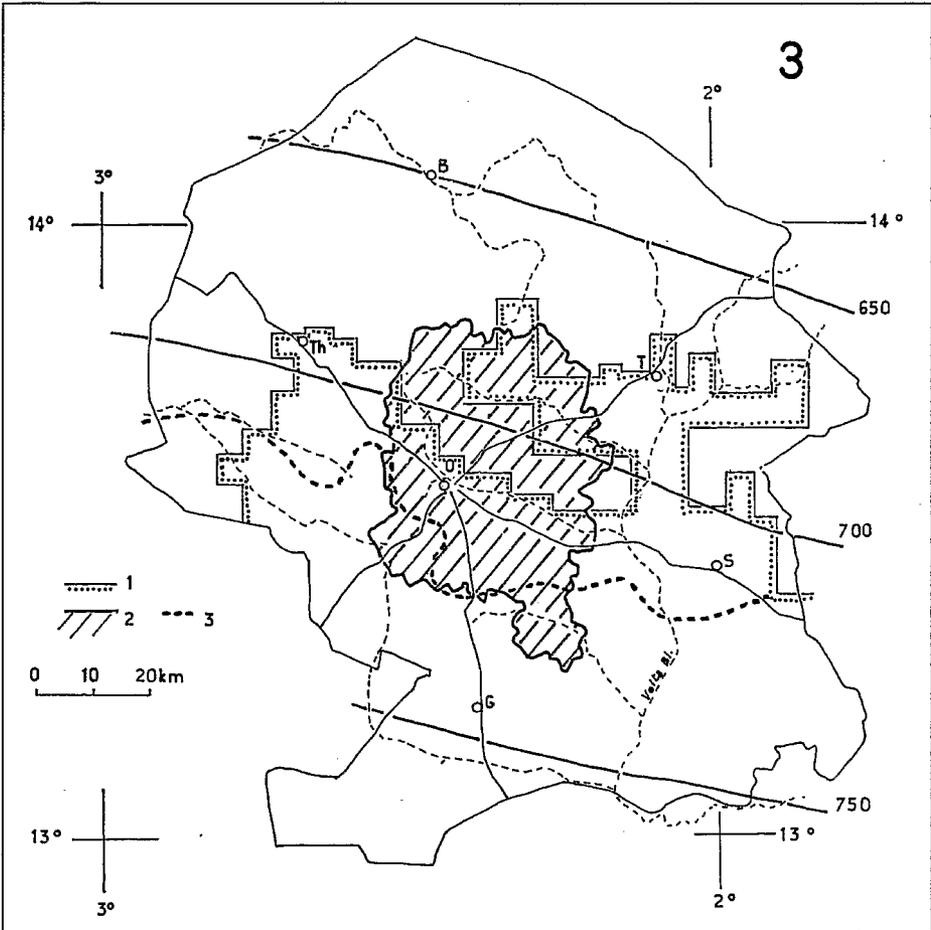


Description et recensement des sites

Dans le paysage aménagé autour de Ouahigouya par les paysanneries dites mossi, qui constituent aujourd'hui de fortes concentrations humaines (75 à 100 hab./km²), des indices d'occupation ancienne peuvent être perçus dès que l'attention se fixe sur les peuplements végétaux et les plus petits accidents de terrain. La présence de bouquets de gros *Faidherbia albida* (sauf pour une dizaine de sites d'anciens villages) ou de *Balanites aegyptiaca*, qui tranchent dans la continuité du parc à karité (*Vitellaria paradoxa*) et à néré (*Parkia biglobosa*) privilégié par les populations actuelles, est déjà symptomatique d'une occupation ancienne. Ces peuplements végétaux se situent généralement sur des sols sableux épais, ou sablo-argileux parsemés de débris de céramique ou de gros morceaux de poterie de 10 cm à 20 cm de long et même de petites poteries enterrées parfaitement conservées. Leur densité s'accroît aux abords de buttes circulaires, plus ou moins aplanies et surmontées, parfois, dans le cas des plus grosses, d'un baobab (*Adansonia digitata*).

L'érosion, qui provoque localement des saignées dans ce matériel pédologique meuble et, plus généralement, un important décapage du sol, dégage souvent, en contrebas des buttes ou loin d'elles, des jarres de grandes dimensions reconnues par tous les interlocuteurs locaux comme étant des urnes funéraires, jarres-cercueils ou pithoi [Schweeger-Heffel, 1965].

3 : Secteur étudié



- 1 Limite nord de la formation arborée dominante dans le paysage (d'après photographies aériennes)
- 2 Centre-Yatenga : secteur étudié
- 3 Limite sud des sols à recouvrement sableux ; B : Bahn ; Th : Thiou ; O : Ouahigouya ; G : Gourcy ; S : Seguenega ; T : Titao ; 650, 700, 750 sont les isohyètes moyennes annuelles

En examinant les environs de ces vestiges, nous avons pu observer, là où le sol devient moins épais, aux abords des affleurements cuirassés, des traces d'épierreage (tas ou alignements de blocs) et des scories de forge, témoignant de l'emplacement d'anciens hauts fourneaux⁴ dans 80 sites sur 170. Par ailleurs, dans 66 sites, et notamment au nord de la zone de prospection, nous avons observé des citernes creusées sur les hauts de pente ou des mares (20 m à 40 m de diamètre) aménagées par des remblais sur les bas de pente et envahies peu ou prou par des fourrés de combrétacés et d'acacias lianescents entourés de ficus. Les puits situés à proximité des buttes anthropiques sont plus rares ; une vingtaine ont été recensés. On les remarque surtout dans la partie sud de l'aire étudiée et tous sont en partie comblés. Enfin, à Kadanga, Sissamba et Sabuni, les trois sites sont entourés d'une levée de terre interrompue par endroits qui pourrait témoigner du creusement d'un fossé pour canaliser l'eau de ruissellement vers les citernes.

Partout, les quantités considérables de tessons, épais ou fins, qui jonchent le sol ou constituent des amoncellements distincts auprès des buttes, sont décorées en impressions variées : tissus et vannerie sur les panses des poteries ; cordelettes et épis (maïs sec et petit mil ?) à la base des cols ; lignes obliques, entrelacs, chevrons très fins aux raccords peu apparents, « s » couchés, motifs gaufrés, décorations en dents de scie, etc. Les motifs, généralement bien conservés, se répètent d'un site à l'autre. Ces tessons et notamment les cols laissent supposer une multiplicité de formes et de dimensions de poteries. Cependant, toutes paraissent à fond plat ou faiblement incurvé et sans anses, sauf les plus grosses et les plus épaisses (jarres). Elles sont bien cuites et non vernissées.

De rares objets métalliques (bracelets torsadés, maillons de chaîne) sont mêlés à ce matériel ; on trouve par contre de nombreux fragments de pilons en pierre (dolérite) et d'anneaux ou de disques perforés (schiste), des broyeurs plats ou en boules, des polissoirs (dolérite et granite), quelques outils taillés ou polis et enfin des meules entières, brisées ou percées.

Sur les monticules circulaires, parfois enfoncés dans le sol, des blocs de cuirasse ferrugineuse sont disposés de telle façon qu'ils font penser à des pierres de soutènement de greniers ou bien encore à des foyers. En surface (et probablement en profondeur), de nombreux gravillons ferrugineux sont mêlés à la terre (très compacte si les monticules ne sont pas cultivés), contrairement à ce que l'on

4 Ils sont nombreux au Yatenga et difficiles à dater. Dans cette région, le fer n'a cessé d'être fondu à partir du minerai local qu'au cours des années 1945-1950 bien qu'il faille noter qu'une partie des forgerons ait interrompu les activités d'extraction et de fonte du minerai dès les années 1930, lorsqu'il a été possible de récupérer les premières retombées de la civilisation industrielle (arbres de direction et blocs moteur, traverses de chemin de fer).

Les emplacements de hauts fourneaux se situent tant dans les zones aujourd'hui cultivées que dans les taillis. On peut dire, sans exagérer, qu'il suffit de les chercher pour en trouver traces. Celles-ci correspondent soit à des hauts fourneaux isolés, soit à des « batteries » de cinq, dix hauts fourneaux et parfois plus. Dans ce second cas, il est possible à un œil exercé de les détecter sur photographies aériennes à 1/10 000, voire aux échelles inférieures, de façon plus aléatoire.

L'observation de tas de scories à proximité d'anciens sites habités ne prouve pas que les hauts fourneaux aient été contemporains de ces sites. Par contre, la découverte de bracelets en fer torsadé et de maillons de chaîne prouve que les habitants connaissaient le travail du fer. Il est, de plus, évident que pour creuser des citernes et des puits dans la cuirasse ferrugineuse, les populations utilisaient nécessairement des outils en fer (du type *daba*, « houe »).

observe dans les champs sableux alentours. Ces gravillons pourraient provenir de la décomposition de murs en torchis (ou banco) tombés en ruines.

Le regroupement des buttes anthropiques distantes les unes des autres d'une centaine de mètres tout au plus permet de constituer des sites de trois à une trentaine de buttes. Pour 45 % des sites, il y a de trois à cinq buttes et pour 36 % des sites entre six à dix buttes. Les buttes isolées n'ont pas été dénombrées. Une prospection plus fine aurait abouti à dénombrer plus de buttes pour chaque site ; s'il y a erreur, celle-ci s'inscrit par défaut

L'exemple de Kadanga est représentatif des sites reconnus. À proximité d'une aire épierrée et d'une série de citernes, le cœur du village est formé de 18 buttes de tailles inégales. Les unes peuvent atteindre deux à quatre mètres de hauteur en leur centre (de même que celles de Silga, Rombo, Pogoro) et dix à trente mètres de diamètre à leur base. Si le ruissellement a érodé la crête des buttes – que l'on peut supposer avoir été plus élevée –, le même agent a étalé terre et gravillons à leur pied, de telle sorte que le diamètre original a pu s'accroître.

On peut déduire de cette série d'observations que les buttes anthropiques sont vraisemblablement des amas de décombres et que les sites ont été habités dans le cadre d'une occupation agricole sédentaire dont les indices sont les impressions de tissus et de tressage sur les fragments de poterie. Bien que nous n'ayons pas effectué de fouilles et pas recherché systématiquement des charbons, nous sommes persuadé que les buttes ne sont pas des tumuli, au sens de sépultures, mais bien des monticules domestiques. Les jarres funéraires mises à jour par le ruissellement sont soit dispersées dans l'intervalle sableux qui sépare les buttes, soit groupées en « champs d'urnes » (comme à Tugu) à plusieurs centaines de mètres de l'aire occupée par les buttes.

Le semis de ces anciens groupements d'habitations se répartit sur à peu près 60 % de l'espace régional étudié. Des secteurs paraissent ne pas avoir été occupés, notamment à l'est ; d'autres se singularisent par une superposition des villages actuels sur les sites anciens (44 sites au sud de Ouahigouya et huit sites au sud-est de l'espace concerné). Ailleurs, on observe des couloirs inoccupés, larges de trois à quatre kilomètres, séparant des rassemblements de sites.

Ces observations sont bien entendu sujettes à caution, tant il est vrai que la densité des sites observés dépend de la possibilité de les localiser sur les photographies aériennes puis sur le terrain. Cependant, dans l'état actuel de nos repérages, deux types de semis d'anciens villages peuvent être discernés : semis lâche et semis serré, et des ensembles de sites, tels des ensembles nucléaires, peuvent être délimités, exclusion faite des sites les plus isolés, notamment à la périphérie de l'aire étudiée. Dans les ensembles à semis lâche, la distance entre les sites varie de 0,8 à 6 km ; la moyenne étant de 3,2 km. Dans les ensembles à semis serré, les distances séparant les sites varient de 0,6 à 3,2 km et la moyenne est de 1,7 km. Tout confondu, la moyenne des distances qui séparent les sites est de 3 km pour 170 sites recensés. À titre de comparaison, la moyenne de celles qui séparent les villages actuels est de 3,7 km pour 122 sites habités répartis sur le même espace. Cette différence provient d'une répartition beaucoup plus homogène des sites d'habitat actuel, contrairement aux sites anciens qui forment des grappes.

La densité des anciens sites peut laisser supposer un peuplement relativement fort si l'on veut bien admettre, d'une part, que ce peuplement a occupé cette région à une période parfaitement distincte des périodes moderne et actuelle et, d'autre part, que tous les sites ont été occupés simultanément.

En premier lieu, il est indispensable de souligner qu'une population dite sédentaire bouge ; tout dépend de la durée pendant laquelle on l'observe. Il est courant au Yatenga d'apprendre que telle famille a changé plusieurs fois son lieu de résidence au cours des trente dernières années. Ainsi dans le village Say (Gourcy), en dix mois d'étude, deux *zakse* (sing. *zaka* : ferme, habitation) abritant de dix à trente personnes ont été abandonnées en quelques semaines ; les habitations ont été reconstruites immédiatement en un autre lieu du terroir, par les mêmes personnes. On sait, par ailleurs, que des famines ont provoqué la mort et le déplacement de plusieurs dizaines de milliers d'habitants comme celle de 1907 (famine *wurugu*) ou de 1913 (famine *kobga*) ou, plus anciennement, celles qui ont marqué le règne de Naba Nyambemoogo (1831-1839) pendant lesquelles « de nombreux paysans quittèrent leur village à la recherche de nouvelles terres, des villages furent partiellement ou totalement abandonnés [...] des groupes de paysans errants créèrent de nouveaux villages de culture dont l'implantation modifia sensiblement le peuplement de certaines régions du pays » [Izard, 1970 : 442].

Il s'agit donc de savoir si les sites reconnus ne doivent pas être rattachés à une période récente ou contemporaine. Les propos tenus par les villageois et l'observation des ruines d'habitations abandonnées dans le courant du XIX^e siècle dissuadent de poursuivre l'investigation sur cette voie. En effet, les vestiges de *zakse* relevant de cette période ne soutiennent aucune comparaison avec les emplacements d'habitat que nous avons présentés plus haut : absence de jarres, rareté des fragments de poteries, factures différentes des tessons, monticules domestiques peu discernables. Il faut donc supposer une occupation des sites antérieure au XIX^e siècle.

Comme les habitants des villages à dominante mossi ont évoqué au cours d'entretiens la possibilité d'attribuer ces vestiges aux Fulse (Kurumba, pré-Mossi), on peut alors penser qu'il s'agit d'emplacements d'anciens villages kurumba. Cependant, une nouvelle fois, nous sommes amené à repousser dans le temps la période d'occupation des sites car, à Rônga, Tugu et Bugure qui sont les principales chefferies fulse, les chefs de terre, interrogés sur les lieux mêmes des vestiges, affirment que ces témoins d'occupation ancienne ne peuvent être assimilés à une implantation de leurs ancêtres. Cela étant, ils nous ont montré l'emplacement de leurs plus anciens quartiers fondés avant que Naba Yadega (qui constitue un point de repère historique facile) ne crée un réseau de chefferies nakombse dans la région, soit dans la seconde moitié du XVI^e siècle.

Il est donc possible de considérer un peuplement ancien, distinct de l'actuel, même si ce dernier a des origines vieilles de plus de cinq siècles. Des personnes, témoins des entretiens, ont cité le nom de Kibse pour désigner cette population ancienne mais les chefs de terre kurumba se sont montrés plus réservés sur cette question tout en reconnaissant, toutefois, que tel puits comblé aux abords d'un emplacement d'ancien village ou que tel autre, encore fonctionnel et proche d'un village actuel, étaient des puits kibse !...

La seconde interrogation consiste à savoir si les sites ont été contemporains d'une même période d'occupation. À ce propos, ce sont essentiellement les observations de terrain qui peuvent conduire à une réponse ; laquelle pourra être jugée imprudente dans l'état actuel d'une reconnaissance de surface. Nous nous essayons tout de même dans cette tentative et pensons que les sites peuvent être considérés comme contemporains les uns des autres pour plusieurs raisons :

1) L'aspect actuel des buttes, dont les groupements s'inscrivent dans des situations topographiques comparables (à mi-pente, sur sols sableux) est l'aboutissement d'une dynamique érosive d'ensemble ainsi que d'une dégradation homogène de la part des habitants (qui cultivent les sols sableux et souvent les buttes). La dynamique érosive qui les affecte ne paraît pas avoir atteint des stades distincts d'un site à l'autre ; ce qui, dans le cas inverse, aurait pu s'expliquer par une action portant sur des périodes de temps variables. Cette constatation permet de supposer que les sites ont été abandonnés au cours d'une même période.

2) Les degrés d'usure des tessons et de leurs dessins sont comparables d'un point à l'autre de l'espace considéré ; ce qui corrobore l'idée d'un abandon des villages au cours d'une même séquence de temps : une cinquantaine d'années, assurément moins d'un siècle, sauf pour les buttes isolées, très aplanies, généralement situées sur les hauts de pente gravillonnaires (les tessons de poterie présentent des bords ronds, usés et leurs dessins sont presque effacés, ils sont fragmentés en petits morceaux). Elles peuvent avoir été occupées pendant une courte durée par des chasseurs ou des forgerons ; du fait de leur aspect insolite, elles n'ont pas été intégrées à l'étude.

3) L'homogénéité apparente des poteries : même texture, répétition des dessins et des objets ménagers ou funéraires, d'un lieu à l'autre, fait penser que leurs usagers relevaient d'un même peuple ou d'un même fonds culturel.

Dans le même ordre d'idée, la disposition des buttes est presque partout identique : butte centrale élevée entourée d'autres plus petites et moins larges ; le tout à proximité ou sous un « parc » à *Faidherbia albida*.

Les sites observés paraissent avoir été habités par un même peuple et abandonnés au cours de la même période. Cette conclusion partielle invite à nous interroger sur les principaux caractères de ce peuplement disparu.

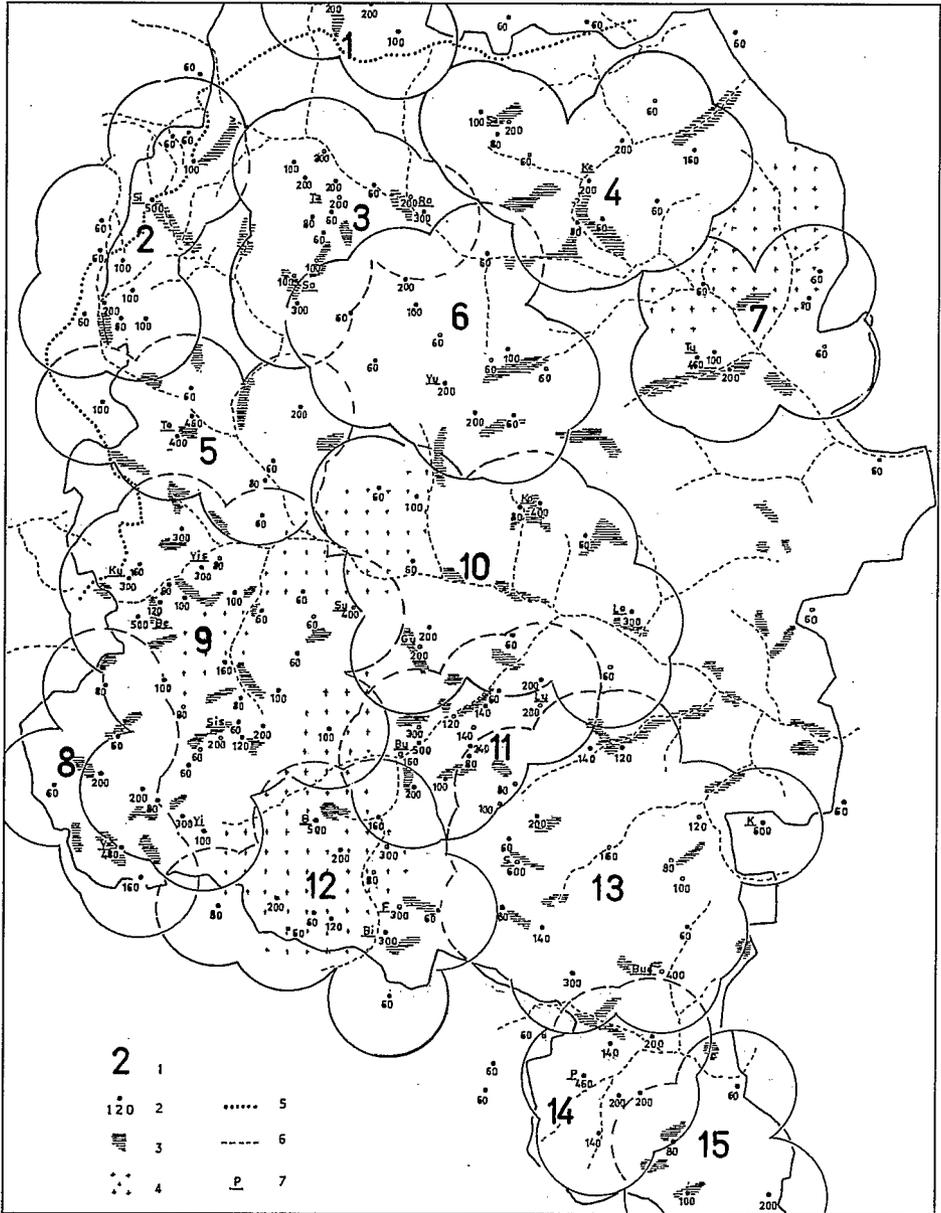
Hypothèses sur les conditions du peuplement

Nous proposons d'abord une estimation de la population ayant vécu dans ces anciens villages puis, après avoir tenté d'imaginer quel pouvait être son genre de vie, nous mettrons cette population en relation avec l'espace qu'elle pouvait utiliser.

Aussi osée et contestable que puisse paraître cette tentative, notamment pour les archéologues, nous pensons qu'elle peut livrer des connaissances utiles à la compréhension d'une dynamique de l'espace rural.

Si l'on considère que les buttes sont bien les emplacements d'anciennes habitations et que celles-ci pouvaient être construites en matériaux identiques à ceux des habitations actuelles, du type mossi, kurumba ou dogon du Seno (N-O Yatenga), on peut envisager, avec prudence, d'appliquer à chaque tertre un nombre moyen d'habitants.

Fig. 2 — Aires de peuplement supposées



1. Numéro d'ordre des groupements de villages et des espaces utilisés : aires de peuplement – 2. Peuplement estimé par site villageois – 3. Ennoyage permanent de la cuirasse ferrugineuse avec niveau de nappe phréatique situé entre 10 et 15 m de profondeur en fin de saison sèche – 4. Affleurement du socle granitique – 5. Limite occidentale du bassin de la Volta blanche – 6. Axe de drainage principal – 7. Les « métropoles » : Be : Bembla ; Bi : Bilinga ; B. : Burbo ; Bu : Bursuma ; Bug : Bugure ; F. : Fili ; Gu : Gurga ; K. : Kadanga (Dumbre) ; Ko : Konânga ; Ku : Kuba ; Lo : Longa ; Lu : Luguri ; P. : Pela ; Sa : Sabuni ; Si : Siliga ; Sis : Sisamba ; So : Sôde ; S. : Sôo ; Su : Suli ; To : Toëse ; Tu : Tugu ; Y. : Yalka ; Yi : Yipo ; Yis : Yisigui ; Yu : Yuba

L'estimation repose sur les données extraites des recensements de Tauxier, faits en 1914-1917, alors que l'habitat était moins éclaté qu'il ne l'est actuellement, ainsi que sur nos observations faites au village de Say (Gourcy) en 1970.

Tauxier distingue les quartiers forgerons des quartiers kurumba et mossi. Pour les premiers, le nombre moyen de 43 personnes par habitation est donné. Dans les quartiers fulse-kurumba, une distinction est faite entre les dan (habitations) du nord-est du Yatenga (28 hab. en moyenne), du nord-ouest (25 hab.) et du sud (30 hab.). Quant aux quartiers mossi du centre du Yatenga, la moyenne donnée par *zaka* est de 24 habitants [Tauxier, 1917 : 224-233 et 548-549]⁵.

À Say, la moyenne par *zaka* située au cœur du village est de 24 habitants. Des mesures d'habitation ont été prises et mises en relation avec le nombre d'habitants. Sur douze mesures, la moyenne est de 20 habitants, pour une *zaka* de 20 m de diamètre.

De ces données, nous empruntons le chiffre le plus faible de 20 personnes par habitation pour l'appliquer à chaque monticule repéré, sans risquer d'encourir une surévaluation des effectifs que nous désirons cerner. Ce nombre de 20 habitants, multiplié par le nombre de buttes dénombrées sur chaque site, donne une estimation minimum de la population de l'ancien village.

Cette figuration de la répartition du peuplement ancien renforce l'observation faite sur la carte des sites, à savoir celle d'une répartition en grappes du peuplement ou encore en ensembles nucléaires constitués chacun d'une multitude de groupes humains d'assez faibles dimensions.

En introduisant sur le fond de carte des variables hydrographiques et hydrogéologiques, la répartition en grappes paraît articulée sur le réseau des axes de drainage ; les ensembles de villages sont généralement disposés à l'intérieur de bassins-versants affluents des bras de la Volta blanche.

L'examen des chiffres de population permet de remarquer que, dans chaque ensemble, quelques villages sont plus importants que leurs voisins immédiats. Dispersée dans une nébuleuse de sites pour lesquels l'estimation de la population varie de 60 à 200 habitants, une trentaine (sur 170) se distinguent en présentant de 300 à 600 habitants. Il semblerait que nous ayons à faire à des groupes de villages établis autour de « métropoles » qui auraient pu être des centres de dispersion et (ou) de repli des populations. Ceci pose la question de la dynamique de ce peuplement, de sa croissance à partir de centres fondateurs, de son expansion territoriale et de sa disparition ; autant de questions auxquelles il est difficile de répondre⁶. Rien ne permet de dire que l'ensemble des groupements de villages ait « fonctionné » dans le même temps (*stricto sensu*).

5 L'habitat mossi au centre du Yatenga est de type quadrangulaire, copié sur l'habitat kurumba, lui-même très ressemblant à l'habitat dogon de « plaine » : habitations et greniers carrés, toits à terrasse. Ailleurs, en pays mossi, l'habitation est un ensemble de huttes rondes à toit de paille, jointes entre elles par un mur circulaire.

6 L'étude de la mobilité de l'habitat au village de Say tend à démontrer qu'après une phase de groupement, le centre du village se disloque lentement puis atteint une phase d'éclatement généralisé, ne laissant que peu d'habitants dans le noyau central. On remarque également qu'en période « conquérante », les habitations isolées, issues du noyau central, renferment de gros effectifs d'habitants pendant que la souche dépérit à la fois dans son effectif global et dans l'effectif par *zaka*. Faudrait-il nous inspirer de ce constat pour expliquer la formation des groupes de villages autour des « métropoles » ?

Les conditions écologiques régnant entre 12° et 14° lat. N permettent une large gamme d'activités : outre la cueillette, la chasse et la pêche, l'élevage pastoral ou sédentaire, la culture itinérante ou intensive et l'artisanat (fibres, bois, cuir et métaux). Ces activités sont actuellement pratiquées au Yatenga et ont pu l'être anciennement avec d'autant plus de facilités que les potentialités régionales étaient sans doute plus riches qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Après avoir examiné les décors des céramiques, réalisés par impression de tissus et de tressage de fibres, observé la grosseur des monticules groupés sous les *Faidherbia albida*, les traces d'épierrage, la présence de citernes et de puits, ce qui est certain c'est que la présence d'un parc à *Faidherbia* est l'indice d'une culture sédentaire, d'une longue durée d'occupation, d'une association culture-élevage et d'une densité relativement élevée de population. L'ancienneté des *Faidherbia albida* reste une question délicate à régler. Hormis la relation évidente entre leur présence et celle des monticules domestiques, peut-on considérer que ces arbres datent du temps où les villages étaient habités ? Le *Faidherbia* atteint un bon développement sur les sols sableux épais mais les rares datations (par dendrochronologie) réalisées par Mariaux [1975] au Sénégal, donnent cent ans, au maximum, pour les plus vieux *Faidherbia* observés sur l'emplacement d'un ancien village dont le diamètre des troncs est de 75 cm. L'auteur signale que « la datation précise [...] est au-dessus de nos possibilités actuelles en raison des cernes nuls ou de l'accumulation de cernes infimes » [p. 31 et 35]. Pour notre part, nous avons observé des *Faidherbia* pouvant atteindre 1,5 m de diamètre à leur base, avec des racines déchaussées, mais cette vieillisse apparente ne permet pas de leur donner cinq ou six cents ans d'âge. La tradition du village de Lônga, fondé au milieu du XVIII^e siècle « dans une forêt où ne s'avance que le chasseur », fait état de la découverte d'une « clairière où se trouvaient les ruines d'un ancien village kibga ». Le mot « clairière » pourrait-il être associé à « parc » ?

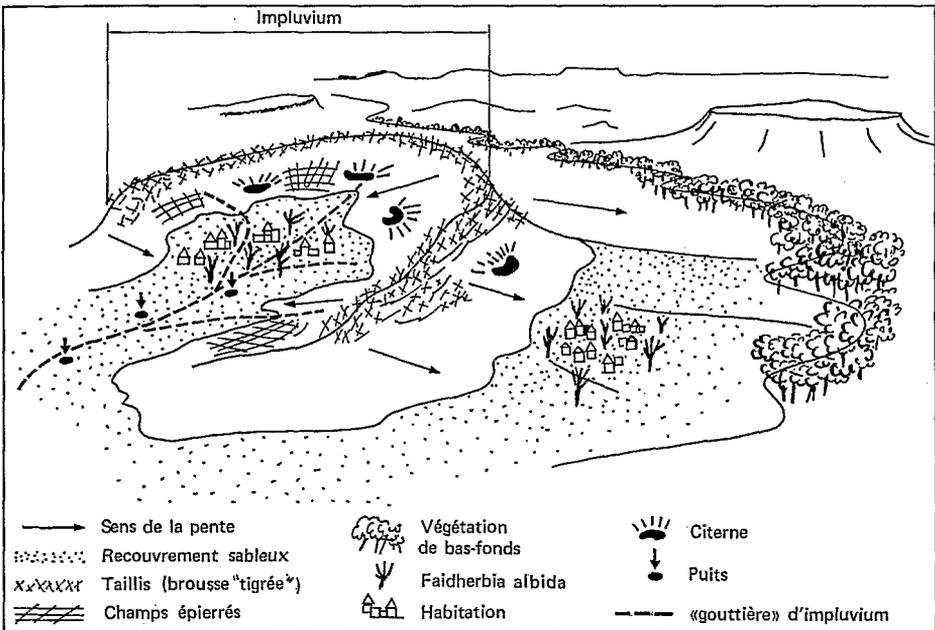
Un modèle d'exploitation de l'espace peut aussi être « projeté » sur ces sites anciens ; fondé à la fois sur des « champs de village » sur sols sableux et sous « parc », assurant la base alimentaire (mil et fonio), et sur une « brousse » utilisée, soit dans le cadre d'une jachère à long cycle, soit, plus simplement, en tant qu'appoint alimentaire (chasse, pêche, cueillette de fruits et de graminées et fonio sauvage) et terrain de pacage et d'extraction du minerai de fer, l'important matériel de broyage trouvé sur les buttes et à leurs abords peut être destiné aux graines sauvages ou aux produits minéraux.

Il est très probable que la durée d'occupation des sites ait été longue (plusieurs siècles) car, outre l'accumulation de poteries dans certaines buttes et la hauteur de ces dernières, les traces d'épierrage sur les hauts de pente gravillonnaires (qui succèdent en continuité aux sols sableux) témoigneraient d'une mise en valeur complète des sols sableux et donc de l'obligation pour les populations, de cultiver (déjà à cette époque !) des sols aux potentialités agronomiques médiocres ou faibles. Peut-être, aussi, les conditions d'insécurité ne permettaient-elles pas d'étendre les champs trop loin de l'habitat ; d'où la nécessité d'aménager les hauts de pente à proximité immédiate du village. Dans un cas comme dans l'autre, ces aménagements prouveraient que de nombreuses générations se sont succédé sur les sites d'habitat avant qu'ils ne soient abandonnés.

L'enracinement d'une société agraire utilisant au mieux les conditions écologiques se déduit surtout de l'analyse que l'on peut faire de la situation des anciens villages par rapport au modelé régional et à son substrat géologique.

Les villages sont disposés le plus souvent à l'intérieur des « niches écologiques » formées par les impluviums qui constituent les têtes de bassins-versants. Ce trait caractéristique de la localisation de l'habitat peut être mis en relation avec la possibilité en ces lieux de collecter les eaux de pluie qui ruissellent sur les glacis – et les filets d'eau qui sourdent parfois à la base des corniches cuirassées dans des citernes creusées en haut de pente ou à mi-pente, peu éloignées à la fois du revêtement sableux à bonne rétention et des affleurements cuirassés des sommets d'interfluves qui sont autant de gîtes minéraux exploitables pour l'industrie du fer (fig. 3).

Fig. 3 – Vestiges d'occupation ancienne



Compte tenu de cette position topographique des anciens villages, on est en droit de se demander si les bas-fonds ne se signalaient pas dans le paysage, il y a cinq siècles, par une végétation abondante, du type galeries arborées à sous strate arbustive épaisse et lianescente, difficilement attaquant par le feu courant. Les bosquets relictés (bois sacrés) qui jalonnent, aujourd'hui, les axes de drainage et qui semble témoigner d'un climax révolu, étayent cette supposition. Les villages auraient été fondés préférentiellement à mi-pente des glacis et leur clairière agricole n'aurait pas eu pour origine le déboisement d'un couvert végétal épais mais un défrichement par le feu, facilité par la présence sur les glacis d'une steppe arbustive ou arborée claire, à tapis graminéen associé aux sols sableux. Enfin, si

L'on retient que la présence du bétail est indispensable à la régénération du parc à *Faidherbia*, on peut considérer que les villageois élevaient des animaux, dont les aires de pacage intéressaient saisonnièrement les chaumes des « champs de village » et, de façon courante, les taillis des hauteurs cuirassées et les pâturages graninéens des glacis ; ceci devait se faire à distance « respectable » des bas-fonds dont la végétation dense pouvait fort bien abriter quelques glossines vecteurs de la maladie du sommeil qui se trouvaient, au XIV^e siècle, au royaume du Mali, sous une latitude plus septentrionale que celle du Yatenga. Lambrecht [1964 : 17-18] cite les chroniques arabes à propos de la mort du prince Mari Diata II :

« *His end was to be overtaken by the sleeping sickness, which is a disease that frequently befalls the inhabitants of those countries [...] Sleep overtakes one of them in such manner that it is hardly possible to awake him. He remained in this condition during two years, until he died in the year 775 A. H. (A.D. 1373-4).* »

L'auteur remarque que la durée de deux ans pourrait signaler le *Trypanosoma gambiense*, qui est transmis par le vecteur *Glossina palpalis* ou tsé-tsé, préjudiciable également à l'élevage. Marc [1909 : 99] parle d'une race taurine, de taille normale, il pense que l'introduction en pays mossi du zébu remonte seulement à l'arrivée des Peul au XVIII^e siècle. Nous retiendrons donc la possibilité d'élever des taurins trypano-résistants, au Yatenga, avant le XVIII^e siècle.

On peut, enfin, émettre l'hypothèse que les bas-fonds n'attiraient guère les cultivateurs (dont les techniques étaient adaptées aux sols légers).

Une connaissance des différentes particularités des roches sous-jacentes transparaît enfin dans l'analyse de la répartition spatiale des citernes et des puits. Sur le socle granitique, caractérisé par des arènes sablo-argileuses fluentes (altérites) qui interdisent le creusement de puits profonds (éboulement), les sites d'anciens villages s'accompagnent de citernes, dans la plupart des cas. Inversement, sur le socle schisteux, au-dessus duquel le cuirassement ferrugineux est épais, on recense moins de citernes. Les sites sont alors accompagnés de puits creusés dans les endroits où la cuirasse est ennoyée en permanence, dans les « gouttières », au centre des impluviums⁷. Ces puits sont soit comblés, soit encore utilisés par les populations.

Tous ces indices de choix dans l'occupation de l'espace corroborent la supposition d'un maintien d'une société rurale pendant plusieurs siècles dans les anciens sites villageois.

Considérée comme sédentaire et vivant de l'agriculture, la société que nous étudions rétrospectivement contrôlait inévitablement des portions d'espace autour de son habitat. Aussi sommes-nous tentés de mettre en relation les effectifs estimés de population par village avec l'espace cultivé et utilisé par ces villages.

7 L'emplacement particulier des puits explique qu'ils ne soient pas tous proches des buttes anthropiques et que, de ce fait, beaucoup aient échappé à nos premières observations. Les puits kibse paraissent avoir été creusés par niveaux successifs, de diamètres variables, en dessous d'un col étroit. Au fond, parfois, deux galeries s'enfoncent d'un ou deux mètres dans deux directions opposées [communication orale, J.-C. Morel, BURGEAP].

Les correspondances citernes-granites et puits-schistes sont notamment évidentes au nord de Tugu et de Kumbane ainsi qu'au sud de Ouahigouya (Somnyaa, Burbo, Sâa, Lawa). Elles ont pu être mises en évidence après les prospections hydrogéologiques du BURGEAP [1975].

En l'absence de délimitation des espaces villageois, nous ne pouvons tenir compte que de la seule répartition des faits de peuplement.

Nous avons observé que la répartition des anciens villages ne paraît pas due au hasard mais semble bien être fonction d'un certain nombre de facteurs tels que le ravitaillement en eau, le site topographique et la rétention des sols. Aussi avons-nous remarqué des ensembles constitués par des grappes de villages disposées dans de petits bassins-versants, de part et d'autre des axes de drainage. Cette constatation d'une discontinuité dans la répartition du fait de peuplement exclut, *a priori*, la prise en compte de l'ensemble de l'espace étudié comme terme du rapport de densité. Force est donc de délimiter des secteurs supposés utilisés et de ne s'intéresser qu'à ces derniers, étant entendu que l'espace restant pouvait occasionnellement être parcouru par le bétail ou les chasseurs ou, encore, les forgerons.

Partant de l'observation classique qu'un terroir, « portion de territoire appropriée, aménagée et utilisée par un groupe qui y réside et en tire ses moyens d'existence » [Sautter et Péliissier, 1964] se constitue à partir de l'habitat et que ce dernier en est donc le centre, nous retenons le principe d'une unité de surface par village qui, dans sa forme, ne privilégie aucune direction : le cercle. Nous lui affectons un rayon égal à la moyenne des distances intersites mesurées, soit 3 km. La tradition orale (fiches de villages) donne des informations sur ce que pouvait être la pratique de l'espace par les communautés anciennes. Ces informations nous confortent dans le choix d'un rayon de 3 km. La superficie du terroir d'un site (28,25 km²) est arbitraire car nous ne possédons pas suffisamment d'éléments pour déterminer un espace de référence. De toutes façons, ce ne sont pas les terroirs pris individuellement que nous désirons cerner mais les aires de peuplement correspondant aux grappes de sites d'habitat. Deux sites appartiennent à un même ensemble, si le centre de l'un est à l'intérieur d'un autre cercle de cet ensemble.

Pour obtenir la densité de population, nous rapportons la somme des effectifs de population estimée à l'intérieur d'un ensemble à l'espace couvert par les cercles sécants de chaque ensemble. Selon que le semis du peuplement est serré ou lâche et que les villages ont une population plus ou moins forte, les densités à l'intérieur des aires de peuplement délimitées varient de 4,8 à 25,4 hab./km², pour une moyenne de 16,3 hab./km² (cf. tableau).

En comparaison de ces données, sur la même portion d'espace, la population est, en 1975, forte de 103 000 hab. et se répartit en 122 villages dont les terroirs couvrent 1 733 km². La densité de population rurale (excepté Ouahigouya : 18 000 hab. et son terroir) s'élève à 59,6 hab./km², soit quatre fois plus que la moyenne des densités de l'ancien peuplement. Signalons enfin que la population moyenne par village est aujourd'hui de 847 habitants contre 147 habitants pour les anciens sites.

En fait, la comparaison entre des données « théoriques » se rapportant à un ancien peuplement et celles de dénombrements actuels est valable si l'on suppose que tous les sites anciens ont été occupés dans le même temps. Si telle était la situation, nous devons, dans ce cas, diminuer la surface totale retenue de 234 km², puisque quelques aires de peuplement se recouvrent partiellement et que les calculs précédents intéressent des ensembles pris séparément. La surface utilisée devient alors 1 628 km² au lieu de 1 862 km² (cf. tableau) et la densité moyenne atteint cette fois 16,3 hab./km².

Quoi qu'il en soit, l'intérêt de cet essai d'estimation d'une ancienne population, par des méthodes qui peuvent être contestées, est de pouvoir apprécier une densité rurale assez élevée bien que nous ayons, par souci de prudence, retenu des chiffres faibles tant pour le dénombrement des buttes que pour l'estimation de la population correspondant à chacune d'elles.

Densité supposée des aires de peuplement

Numéro d'ordre Fig. 2	Nombre de sites	Nombre de buttes	Population estimée	Superficie estimée en km ²	Densité de population hab./km ²
1	4	28	560	54	10,4
2	12	74	1480	108	13,7
3	14	113	2260	96	23,5
4	11	63	1260	120	10,5
5	7	68	1360	104	13,1
6	12	61	1220	136	9,0
7	7	51	1020	96	10,6
8	6	52	1040	92	11,3
9	32	237	4740	236	20,2
10	11	79	1580	188	8,4
11	13	122	2440	96	25,4
12	14	124	2480	148	16,7
13	17	167	3340	224	14,9
14	6	67	1340	72	18,6
15	4	22	440	92	4,8
Ensemble	170	1167	26560	1862	14,3

Les densités calculées sont comparables à celles que nous observons aujourd'hui dans les paysanneries qualifiées d'« archaïques » telles, pour prendre des exemples dans les régions voisines du Yatenga, les Samo, les Kurumba, les Bwa ou les Dogon de la plaine du Seno. Ces sociétés paysannes sont connues pour avoir perfectionné un système agraire fondé à la fois sur un espace restreint cultivé annuellement sous « parc », autour du village, et au-delà, sur une « brousse », sollicitée dans le cadre d'une jachère à long cycle. C'est ce modèle agraire que nous supposons avoir été celui de la population rurale que nous étudions en considérant toutefois que l'accès à l'espace pouvait être limité par l'insécurité et l'essentiel des activités agricoles être emprisonné à l'intérieur des cadres spatiaux strictement définis par les aires de peuplement centrées sur les petits bassins-versants.

Les témoignages d'une occupation kibga

Les recherches de toute nature, entreprises dans la boucle du Niger et les confins voltaïques, livrent une somme d'informations intéressant l'histoire de ces régions. La littérature ethnologique, pour sa part, est riche en relations faisant état d'anciennes populations assimilées par d'autres ou chassées de leur territoire au cours des temps. Il n'en demeure pas moins délicat de débrouiller de la masse d'investigations, aux propos parfois contradictoires, celles qui peuvent intéresser

de près ou de loin notre sujet. Parfois, l'intérêt que présentent des observations originales, faites sur le terrain, est étouffé sous le poids des recherches plus anciennes auxquelles il est fait appel sans en discuter la validité (comme si les connaissances acquises ne pouvaient pas être soumises à discussion). Il apparaît aussi que nombre de chercheurs qui se sont passionnés pour « leur ethnique » se soient efforcés de démontrer l'originalité de cette dernière à un point tel que les éventuels rapprochements avec des groupes voisins sont très difficiles à percevoir⁸. Il semble pourtant impossible d'étudier les groupes humains des régions sahélienne et soudanienne sans avoir connaissance de l'ensemble zonal dans lequel ils s'intègrent. Cela étant, nous tenterons un effort d'interprétation à partir de la documentation consultée et de nos observations.

Selon la tradition mossi, les Nakombse, pénétrant dans le Bassin amont de la Volta blanche, ont rencontré des Kibse et des Kurumba. Ces derniers ont « fait allégeance » aux chefs mossi, tandis que les Kibse ont été expulsés de leurs villages par Naba Rawa, fondateur du royaume de Zandoma (à 42 km S-E Ouahigouya et à 20 km S-O Seguenega), à la fin du xv^e siècle. Rawa les a refoulés « peut-être jusque vers Bankas et jusqu'au pied de la Falaise de Bandiagara » [Izard, 1970 : 277]. Son contemporain Naba Wumtanâgo, fondateur du royaume de Guitti (situé entre Zandoma et Seguenega, à 12 km de ce dernier) et décrit par la tradition comme ayant été un fameux guerrier, s'attaque au village de Gambo (à 4 km au sud de Guitti) peuplé par les Kibse. Ceux-ci s'enfuient et Wumtanâgo les poursuit vers le nord-ouest, faisant la guerre également à d'autres Kibse qui sont chassés de la région. La tradition de Guitti indique que la lutte menée par Wumtanâgo contre les Kibse l'entraîna, jusque sur le plateau de Bandiagara [*ibidem* : 280]. Les Kurumba seraient donc restés sur place alors que les Kibse auraient été chassés de leur habitat.

« À moins bien entendu qu'il faille présenter les choses autrement et dire que les Kibse, au contraire des Kurumba, ne supportèrent pas la domination nakombga et quittèrent le Yatenga de leur plein gré » [*ibidem* : 278].

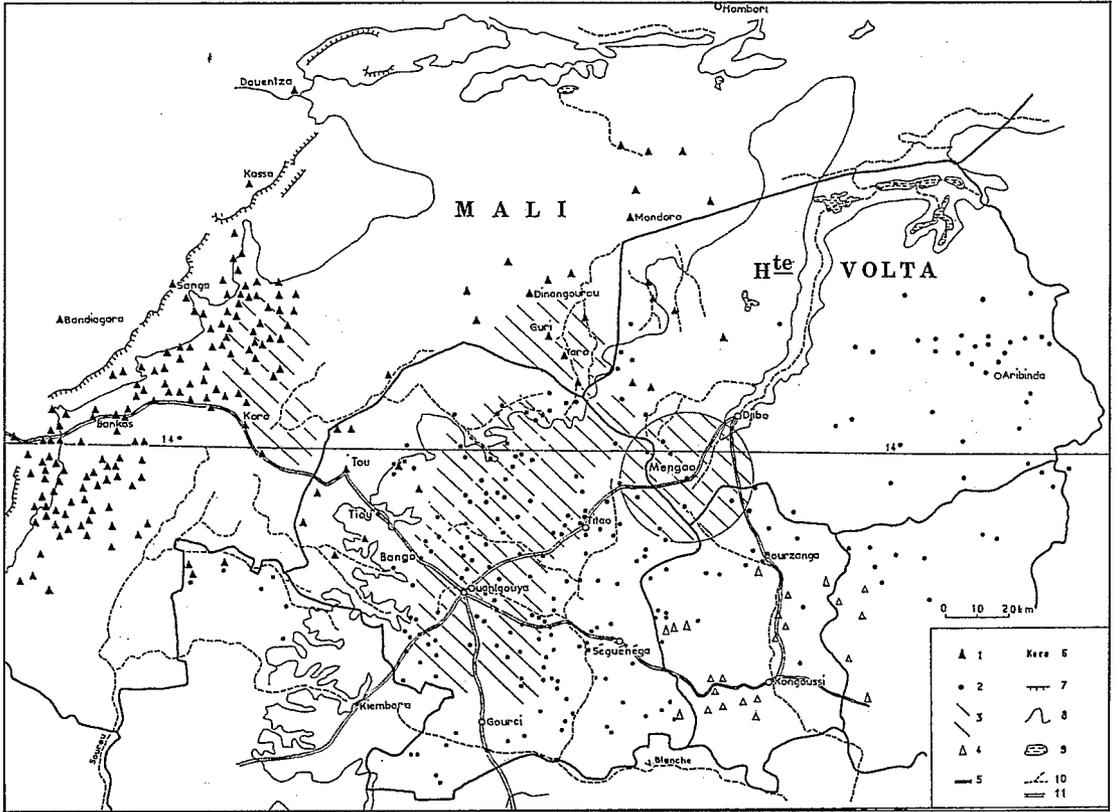
Nous retenons, en première hypothèse, que les anciens puits, communément désignés sous l'appellation « kibse » et les sites de villages qui leur sont associés sont à mettre en relation avec cette occupation kibga qui aurait pris fin dans la seconde moitié du xv^e et le début du xvii^e siècle.

Pour sa part, la tradition des Dogon du plateau de Bandiagara (à 150 km au N-O de Ouahigouya) relate que les ancêtres des Dogon auraient séjourné dans le Yatenga.

8 C'est ainsi que Staude, éminent spécialiste des Kurumba, constate que la région qu'il étudie est parsemée de nombreuses buttes, de poteries et de jarres funéraires au sujet desquelles les Kurumba assurent « qu'il s'agit de morts ne leur appartenant pas ». Après avoir constaté l'emplacement d'un puits « dogon » et remarqué que les poteries ont la même facture que celles trouvées à Thiu « à un endroit appelé par les gens du pays : cimetière dogon », le chercheur écrit : « La présence de Dogon nous semble douteuse [...] Jusqu'ici rien ne nous a permis de donner un nom à cette population qui a habité la région de Mengao et qui restera sans doute pour longtemps, peut-être pour toujours, anonyme. Seules des fouilles méthodiques et une exploitation plus poussée des traditions locales et voisines permettraient de dévoiler peu à peu cet anonyme [...] Ne s'agit-il pas plutôt de traces laissées par les Songhai ? La question est posée... » [Staude, 1961 : 258-59].

L'auteur reconnaîtra pourtant plus tard : « L'histoire ancienne des Dogon est pour moi importante, parce qu'on trouve partout en pays kurumba des vestiges que les gens du pays attribuent aux Dogon » [Sonchamp, 1967 : 68-70].

Fig. 4 – Répartition régionale des populations dogon et kurumba



Répartition actuelle :

- 1 Villages dogon
- 2 Villages kurumba

NB : Les informations proviennent, pour la partie malienne, de Gallais [1975] et, pour la partie voltaïque, des enquêtes effectuées par l'auteur [1970-1974].

Occupation dogon ancienne :

- 3 Vestiges d'occupation dogon

NB : Le cercle, dessiné entre Djibo et Titao, délimite le secteur de prospection archéologique de Schweeger-Heffel [1964]. Hors du cercle, les hachures obliques couvrent, dans la partie voltaïque, le secteur reconnu par l'auteur [1976-1977], dans la partie malienne, les secteurs cités par Gallais [1975].

- 4 Puits dogon localisés dans les sous-préfectures de Kongoussi et Barsalogo par le BURGEAP [1976]
- 5 Frontière et limite administrative
- 6 Centre administratif
- 7 Escarpement de Bandiagara
- 8 Courbe d'altitude 300 m
- 9 Inondation temporaire
- 10 Réseau hydrographique

« Les Dogon déclarent qu'ils ont acquis le Renard⁹ quand ils étaient en Haute-Volta [...] Ils disent que le masque est venu de l'est en indiquant la région du Yatenga [...] Il s'est passé quelque chose entre les Dogon et les anciens occupants du Yatenga » [Dieterlen *in* Sonchamp, 1967 : 35-36].

Il semblerait qu'au moins quatre clans dogon, ayant émigré du Mande dont ils seraient originaires¹⁰, entre le X^e et le XII^e siècles, se soient dirigés vers le plateau de Bandiagara et le nord de l'actuelle Haute-Volta. Le clan Aru se serait établi le long de la « Falaise », les Dyon sur le plateau et les Ono, associés aux Domno, dans un territoire allant de la plaine du Seno aux collines de Kaya à 160 km S-E de Ouahigouya [Griaule et Dieterlen, 1965 : 18 ; Bedaux, 1972 : 113 ; Gallais, 1975 : 97]. Griaule et Dieterlen [1950 : 277-79] tentent de préciser la date d'arrivée des Dogon à Bandiagara en s'appuyant sur le dénombrement de douze masques du Signi déposés dans l'abri d'Ibi ; ils concluent au début du XIII^e siècle¹¹. Des publications plus récentes, se référant aux datations au C14 d'ossements et de charbons provenant des sépultures tellem (prédécesseurs des Dogon dans la « Falaise ») et d'objets dogon, concluent à une fin de l'occupation des Tellem aux XIII^e ou XIV^e siècles¹² et à une installation dogon aux XIV^e ou XV^e siècles [Mauny, 1967 : 536 ; Clark, 1967 : 615 ; Willett, 1971 : 369 ; Bedaux, 1972 : 115].

Ces informations corroboreraient et compléteraient celles transmises par la tradition nakombga ; aux Kibse du Yatenga, répondraient au moins certains clans dogon arrivés à Bandiagara aux XIV^e ou XV^e siècles, qui, auparavant (depuis le X^e siècle, au plus tôt ?), auraient vécu dans la région actuelle du Yatenga.

L'aire d'extension des clans Domno et Ono n'a pas lieu de surprendre puisque nous connaissons l'existence de puits kibse, non seulement autour de Ouahigouya, mais encore dans les régions de Kongoussi, Bourzangha et Barsaloghho (nord Kaya) (fig. 4).

C'est également cet ensemble régional allant de la plaine du Gondo (80 km N-O Ouahigouya) à Bourzangha qui est supposé avoir été habité par un peuplement kibga qui se serait établi, selon les Kurumba de Mengao, « avant eux, c'est-à-dire avant 1600 » [Schweeger-Heffel, 1965 : 66]. Le fait que, d'une part, les observations de terrain de Schweeger-Heffel, à Mengao, à Thiu et à Thu, rejoignent en partie les nôtres et que, d'autre part, les poteries, qu'elle a examinées de façon détaillée et photographiées, paraissent en tous points identiques à celles que nous avons ramassées, conforte notre opinion que la partie centrale du Yatenga relevait, jusqu'à la fin du XV^e siècle, d'un pays kibga.

9 Selon la cosmogonie dogon, Amma le créateur, garant du monde du Nommo, le monde régénéré, pur, fécond, a métamorphosé Ogo qui voulait s'emparer de l'œuvre d'Amma, « l'obligeant à se mouvoir comme un quadrupède. Perdant son nom d'Ogo, il prit celui de Yurugu : le Renard pâle, élément permanent du désordre ou plutôt l'agent de la désorganisation » [Griaule et Dieterlen, 1965 : 265].

10 « Le premier emplacement historique attesté est un lieu qu'ils appellent Digou et qu'ils situent dans la région de Tombouctou. Ils disent : nous sommes tous arrivés par là, puis descendus au Mandé et nous, fraction dogon, par refus de conversion à l'Islam, imposée par Soundiata, nous sommes partis ; les Kurumba aussi » [Dieterlen *in* Sonchamp, 1967 : 35].

11 « Il semble qu'il soit difficile de rencontrer des preuves matérielles plus anciennes que celles dont l'abri d'Ibi offre des vestiges » [Griaule, 1950 : 279].

12. Les mêmes datations permettent de supposer que l'occupation des Tellem aurait débuté entre 400 et 500 avant J.-C. et que cette population connaissait le travail du fer [Clark, 1967 : 621].

Schweeger-Heffel note que l'archéologue Szumowski a mis à jour, près de Segou et de Mopti, des jarres qui ressemblent beaucoup aux pithoi (urnes funéraires) de Mengao¹³ et a trouvé, dans les excavations de roches de Bandiagara, des poteries «... qui présentent des similitudes très remarquables, quant à la forme et à l'ornementation, avec les fragments de la région de Mengao [...] La correspondance paraît si grande qu'on pense nécessairement à une relation entre ces deux régions » [*ibidem* : 58-59].

À Thu (55 km N-O Ouahigouya), elle remarque un ensemble de sept tertres peu élevés, dont un central, dans lequel elle trouve, à vingt centimètres de profondeur, de nombreuses boules en pierre, des petits broyeur, des objets en fer (bracelets, pointes de flèches) et des restes de vases presque identiques aux fragments de poterie de Mengao. Citant les propos du chef de Thu, Schweeger-Heffel fait état « des prédécesseurs dogon qui ensevelissaient leurs morts dans de grands canaris ». Les mêmes observations sont faites à Thiu (35 km N-O Ouahigouya) :

« Des pithoi du type de ceux de Mengao ainsi que des fragments de poterie, pareillement analogues à ceux qu'on trouve auprès de ces vases [...] les objets de Mengao, tant les dispositifs funéraires que les différents vases ont pour proches "parents", sous le rapport de la disposition, comme des formes, de la technique et de l'ornementation, ceux de Thou, Thiou, Bandiagara et Mopti » [*ibidem* : 63-64].

Dans un article postérieur à l'étude à laquelle nous venons de faire référence, à Gambo (où la tradition de Guitti situe des Kibse au XV^e siècle) :

« De nombreuses urnes funéraires [...] La position et la décoration des pithoi, les nombreux pots et petits vases trouvés au même endroit correspondent à tout ce que nous avons trouvé et constaté lors de nos fouilles à Mengao » [1966 : 258].

Schweeger-Heffel n'a pas soumis d'ossements ou de charbons à l'analyse radioactive mais tente de dater les vestiges qu'elle a fouillés d'une façon originale¹⁴. Elle retient comme époque possible de la fondation de Mengao le début du XIV^e siècle et suppose, à partir de différents indices dont, notamment, la découverte de perles, que les « hommes des pithoi » occupaient déjà la région au XII^e siècle.

En l'absence de datation plus précise, nous retenons cette information qui, d'ailleurs, corrobore celles de la tradition dogon exploitées par « l'école Griaule ».

13 Les jarres mises à jour par Szumowski (1956) sont, toutefois, en position verticale alors que celles du Yatenga, de Mengao et de Bourzangha s'observent en positions couchées ou penchées.

Les jarres abondent dans la boucle du Niger. Elles ont été remarquées par Desplagnes (1907 et 1951 : El Oueledji), Monod (1955), Rouch (1961 : Aribinda), Mauny (1967 : Tilemsi), Staude (1967 : Bourzangha), Anquadah (1976 : vallée du Bani, Segou, Macina), Barth (1977 : Sevare, Ngomi). On en observe également dans les régions voltaïques de Djibo et Dori et même au Tchad (cf. travaux de M. et M^{me} Lebœuf).

Ce n'est pas tant la présence de jarres qui intéresse notre propos que l'observation qu'on peut en faire lorsqu'elles sont accompagnées de poteries usuelles, d'objets en pierre ou en fer, à proximité de monticules domestiques ; le tout constituant les indicateurs d'une occupation sédentaire villageoise. Il est certain que les Kibse n'ont pas été les seuls à enterrer leurs morts dans des urnes funéraires mais, du Seno à Bourzangha, les jarres sont généralement reconnues par les gens du pays comme ayant été enfouies par les Kibse-Dogon.

14 Après avoir remarqué que les buttes anthropiques forment un dessin qui ressemble beaucoup à la figuration dogon des Pléiades et de Vénus au zénith, l'auteur pense que c'est sciemment que les constellations ont été représentées. Aussi fait-elle appel à l'Observatoire de l'université de Vienne pour établir à quelles dates la conjonction des deux constellations s'est produite (phénomène rare). Les réponses données sont : 1809, 1793, 1558, 1315, etc. L'auteur retient 1315 comme pouvant être la date de fondation de Mengao.

Par le semis d'observations auquel elle se rapporte, l'étude de Schweeger-Heffel est précieuse ; elle permet d'élargir spatialement la reconnaissance du pays kibga. Toutefois, il convient de remarquer que son auteur emploie indistinctement les termes de « tumuli » (sing. tumulus) et de « tertres » pour désigner des buttes anthropiques semblables à celles que nous avons décrites : circulaires (10,20 m de diamètre) et peu élevées, au sommet aplani dans leur majorité. L'auteur écrit, à propos du site de Mengao, situé à 300 m d'un réservoir d'eau artificiel que :

« de la position des pierres (de soutènement de greniers ?), de la présence de pierres à broyer et des débris de poteries, on peut déduire que l'endroit a été habité dans le passé » [1965 : 9].

L'auteur ne fait plus allusion, par la suite, à d'éventuels sites de villages mais à des tumuli, alors qu'elle continue à répertorier en ces lieux des poteries, des meules et des broyeurs. À moins d'une erreur d'interprétation commise lors de la traduction du texte (écrit en langue allemande), nous pensons que les termes de tumuli et tumulus sont employés à tort ; les buttes doivent être considérées comme des vestiges d'habitations, mis à part quelques cas douteux¹⁵. Que des jarres soient mises à jour au cœur d'un tertre (rare) ou à sa périphérie (cas plus général) n'est pas suffisant pour conclure qu'il s'agit là d'une sépulture, puisque l'on trouve également des pithoi isolés ou groupés à l'extérieur des sites. Faisons remarquer que, de nos jours, au Yatenga, il arrive encore que des morts soient enterrés dans la cour de l'habitation ou à l'extérieur de la *zaka*, le long des murs de clôture. Il est vrai que, plus fréquemment, les morts sont ensevelis dans un cimetière, à part des habitations. Cependant, si l'on veut poursuivre la comparaison, il existe précisément de véritables « champs d'urnes », mis à jour par le ruissellement, en dehors des sites anciens. Nous ne partageons pas les vues de M^{me} A. M. Schweeger-Heffel sur ce point qui nous intéresse au premier chef¹⁶.

Les fiches d'enquête sur la tradition historique du Yatenga, recueillies au niveau de chaque saka (plur. sakse : quartiers de village) et mises à notre disposition par M. Izard, viennent conforter notre opinion qu'il s'agit bien d'anciens villages Kibse-Dogon abandonnés, soit quelque temps avant l'installation de Kurumba, soit pendant la pénétration de la région par les Nakombse. Dans un cas comme dans l'autre, les abandons se seraient produits au XV^e siècle et au tout début du XVI^e siècle.

La tradition villageoise livre des informations pouvant être groupées en quatre types :

1) Il est dit expressément que le quartier fondateur du village actuel, que ce dernier soit d'origine kurumba ou nakombga, a été établi près de (ou sur l'emplacement) d'un village kibga. Cette information concerne 23 villages.

2) Il est question d'un puits kibga « découvert en brousse », ou de galeries de mine. Douze villages sont concernés par cette information.

15 À la rigueur, il est possible d'admettre que le tertre central de quelques sites importants, tels Silga, Kadanga, Tugu, Sabuni ait été un lieu de culte et (ou) une sépulture...

16 Si toutes les buttes répertoriées étaient des sépultures, quelle taille avaient donc les villages dont elles dépendaient et où se trouvaient-ils ?

3) Il est relaté qu'un nakombga fonde une chefferie là même où les Dogon viennent d'être chassés. L'un deux, s'étant caché dans les taillis, est découvert et nommé chef de terre. Ce cas est rapporté dans treize villages¹⁷.

4) La tradition rapporte qu'une fois le village fondé, des forgerons kibse, provenant de villages proches, y sont établis d'autorité. Cet exemple se rencontre dans dix-huit villages.

L'ensemble de ces informations ponctuelles se « superpose » à la localisation de 66 sites anciens à l'intérieur des terroirs des villages intéressés.

Les fiches de village sont riches à d'autres égards. Il y est fait état notamment de filières migratoires kibse-dogon entre le Yatenga et le plateau de Bandiagara ou la plaine du Seno. C'est ainsi que l'on apprend que le village kibga de Bilinga entretenait des relations avec Hômbô (Bandiagara), de même que Ziga avec Aru (Seno), Yisigui avec Pogono (Seno) et Yipo avec Yibi (Bandiagara). Il apparaît également que les chefferies, créées par Rawa, Wumtanâgo et leurs parents, dans la seconde moitié du xv^e siècle et au début du xvi^e, se sont « plaquées » sur les concentrations de villages kibse qui figurent parmi les plus peuplées, selon nos estimations : aires de peuplement n° 9, 11, 12, 13, 14 (tableau). Cette information doit être mise en relation avec l'observation faite d'une superposition de l'habitat actuel sur les anciens sites dans certains secteurs de l'aire que nous étudions. Enfin, les sites, qui, par leur importance, ont été appelés « métropoles », se situent, au moins pour ceux des ensembles n° 9, 11, 12 et 13, près de villages où, actuellement, les chefs de terre sont des Buguba (sing. Bugo), prêtres de la fertilité et gardiens de l'âme du mil, d'origine kibga¹⁸. Ceci tendrait à prouver que, lors de la pénétration nakombga, les Kibse étaient encore nombreux dans ces lieux. Ailleurs, en effet, les chefs de terre nommés par les nouveaux « gens du pouvoir » sont kurumba ou encore mossi, lorsque le village a été créé de toutes pièces, loin d'un village autochtone ; ce qui constitue une exception.

Nous découvrons donc de multiples correspondances entre la localisation de sites d'anciens villages, que nous considérons dorénavant comme kibse, et la tradition historique recueillie sur les lieux mêmes, au niveau des unités lignagères (saka).

Cette somme de témoignages en faveur d'une antique occupation kibga au Yatenga permet de mieux comprendre le mode de peuplement en petites aires nucléaires qui se dessinent à l'intérieur des bassins-versants. Il est possible, en effet, de faire des rapprochements entre ce « modèle » et, d'une part, celui du peuplement dogon établi dans les villages relictuels au nord-ouest du Yatenga, d'autre part, les anciens noyaux sédentaires du Gurma.

17 Exemple donné par la tradition du quartier Budugu, village de Bilinga : « À l'arrivée des Nakombse, les Kibse s'enfuirent à l'exception de Timbo, qui se cacha pendant quelque temps dans une forêt près du village puis revint à Bilinga où il prit le tenga (autel de la terre) et la houe sacrificielle, laissée par les anciens habitants. »

18 « Le Bugo est un prêtre que ses fonctions apparentent au prêtre dogon du binu ; plusieurs villages du Yatenga sont commandés par des Buguba [...] L'un des plus éminents d'entre eux, celui de Yisigui, jouait un rôle religieux considérable à l'époque de Naba Rawa et demeura sous les Yatenga Naba, un dignitaire de premier plan. On peut ainsi voir qu'entre Kibse et Nakombse, s'il y a eu répulsion, il y a eu aussi attraction ; ces deux phénomènes, cependant, n'ayant certainement pas concerné les mêmes éléments de la population kibse du Yatenga » [Izard, 1970 : 276 et 278].

Dans le Gondo méridional (14°-14°30' lat. N), le peuplement dogon résulte d'un vigoureux mouvement de colonisation agricole, récemment issu de la « Falaise », qui s'appuie sur un maillage de villages relictuels du « vieux pays » dogon, relevant des clans Kor, Domno et Ono¹⁹. Ces villages sont groupés en ensembles de cinq à vingt unités maximum, rassemblant pour la plupart de 200 à 300 habitants chacune [Gallais, 1975 : 118]. Ces effectifs villageois peuvent être comparés, bien que plus élevés, à ceux que nous avons donnés aux sites kibse du Yatenga. Remarquons que la moyenne de 200 à 300 habitants par village n'est due qu'à l'existence de quatre « gros » villages abritant de 400 à 900 habitants ; concentration exceptionnelle qui tient à la difficulté de creuser des puits dans cette partie du Gondo, où la nappe phréatique atteint des profondeurs allant de 45 à 70 m. Le fait qu'au Yatenga, la nappe engorge la cuirasse à une dizaine de mètres de profondeur seulement, au centre des impluviums, aurait sans doute permis une dispersion relativement plus forte en petites unités d'habitat. Remarquons encore que, dans le Seno Central, immédiatement voisin du Yatenga, la colonisation dogon « ...s'est faite moins par une immigration au départ de la Falaise, que par le desserrement des clans dogon restés dans quelques gros villages de la Plaine » [*ibidem* : 119].

Ce fait récent peut être mis en parallèle avec l'antique peuplement du Yatenga qui, dans une phase d'expansion, aurait connu une « diaspora » à partir des « métropoles ».

Intéressante est aussi l'analyse des sites refuges du Boré, du Dalla-Boni, du Hombori et du Gorouol, sous des latitudes plus septentrionales. Là, les groupements de petits villages évoquent, à l'inverse du cas précédent, le repli de villageois dans des sites où :

«... en l'absence de relief, la défense peut être facilitée par la végétation plus dense des galeries d'ouéd. De façon générale, le villageois piéton, armé de flèches, est plus à l'aise que le nomade monté et armé de javelots ou d'épée, à travers les taillis²⁰ [...] Ces sites de relief sont doués d'un certain nombre d'avantages écologiques : microclimat, sources pérennes, sols de bonne rétention de versants [...] Ces avantages sont compensés par des inconvénients certains dont le plus important est l'exiguïté des surfaces cultivables [...] mais la réalisation d'une certaine densité de peuplement sur un espace limité est une des conditions de sécurité » [*ibidem* : 169-70].

J. Gallais estime le peuplement de ces « vieux pays », calcule leur surface et observe que :

« les noyaux d'implantation villageoise se présentent sous forme de petites régions séparées dont la surface varie de quelques centaines à un millier de kilomètres carrés. À l'intérieur de ces noyaux, la densité réalisée se tient en ordre de grandeur entre 5 et 10 habitants/km² » [*ibidem* : 170].

19 Rappelons que les Damna et Ono ont, selon la tradition, occupé un territoire plus vaste s'étendant à l'est. Au nord-ouest du Yatenga, Thiu, Thu, ainsi que cinq autres villages sont toujours habités, au moins partiellement, par des Dogon. Ils témoigneraient d'une antique occupation du territoire, en continuité avec l'occupation du Seno-Gondo.

20 Au Yatenga, les corniches cuirassées couvertes de taillis, dont certains ont une physionomie de « brousse tigrée », pouvaient parfaitement former un système défensif naturel, entourant les impluviums.

On est saisi par les comparaisons qui peuvent être soutenues entre ces « vieux pays » et les aires de peuplement que nous avons délimitées autour des groupements d'anciens villages, à la différence près que les aires kibse sont moins étendues et leurs densités kilométriques plus fortes. Ces différences pourraient, toutefois, s'expliquer, d'une part, par le compartimentage plus fin de l'espace au Yatenga par les impluviums cuirassés et, d'autre part, par l'existence de puits à fort débit permettant le ravitaillement en eau d'un nombre important d'habitants. On peut aussi penser que les aires de peuplement kibse auraient atteint des densités élevées du fait d'une obligation à demeurer concentré dans des sites défensifs ; ce qui aurait pu provoquer, par ailleurs, une saturation des espaces cultivables.

J. Gallais poursuit l'énumération des mécanismes de défense des sédentaires en s'intéressant aux structures d'encadrement politique. Il explique que le pouvoir des anciennes chefferies ne pouvait s'exercer que sur des populations réparties sur de petites surfaces, afin de pouvoir répondre instantanément à une menace des cavaliers. Précisément, chez les Dogon, l'organisation politique repose sur un ensemble d'unités qui constituent chacune des petits pays dont le Ogon est le chef à la fois politique et religieux.

« L'organisation traditionnelle est étroitement limitée à l'existence de petites républiques gérontocratiques, de nature clanique, groupant quelques villages sous l'autorité religieuse et judiciaire de chefs élus, les Ogon. Ainsi l'ancien canton administratif d'Aru [...] est en réalité constitué de quatre petits pays traditionnellement distincts, autour des villages principaux de Tagualé, Segué, Ty et Koba » [Gallais, 1975 : 100].

Si les Kibse du Yatenga sont bien apparentés aux Dogon, la marqueterie politique particulière à cette société serait une explication de plus aux petites unités de peuplement que nous avons reconnues.

Enfin, les mécanismes de défense, précédemment énoncés, obligent l'élevage à se concentrer dans « ...les limites du noyau défensif à l'intérieur duquel la forte implantation humaine réduit les surfaces de pâturage. L'élevage lié à l'agriculture y est difficile sans techniques intensives très particulières » [*ibidem* : 171].

L'entretien d'un « parc » à *Faidherbia albida* autour des villages – et nous savons que ce « parc » constitue un des principaux caractères de reconnaissance des anciens sites d'habitat – serait une des formes de réponses « intensives » au problème posé par l'élevage, ainsi, peut-être, que le maintien de citernes lorsque celles-ci se trouvent en terrain schisteux et font double emploi avec les puits²¹. Si

21 Si le fonçage de puits profonds relève de connaissances et de techniques particulières que les Kibse-Dogon paraissent avoir acquises, nous ne pensons pas que l'aménagement de citernes soit spécifique de ce peuplement. De nombreux villages dogon du Gondo possèdent bien des citernes encore peuplées de crocodiles mais également les villages kurumba du nord du Yatenga et du Djelgodji.

Des citernes encore plus vastes et plus profondes que celles que nous connaissons (Reichelt cite des profondeurs de 1 m à 5 m et des diamètres de 30 m à 200 m) ont été décrites dans l'ensemble du Gurma, principalement par Delafosse [1912], Mourgues [1932], Gallais [1975] et Reichelt [1977] qui en a dénombré 277. Pour tous ces auteurs, l'existence de citernes démontre « qu'une population sédentaire, aujourd'hui disparue, a su compléter un réseau naturel de points d'eau insuffisant pour ses besoins » [Mourgues, 1932 : 353]. Gallais [1975 : 172-73] pense que les citernes ont pu être aménagées par les Kurumba, lorsqu'ils occupaient le Gurma, et encore utilisées par les Songhaï, à la fin du xv^e siècle. Curieusement, les habitants questionnés sur ces citernes répondent qu'elles sont l'œuvre des Noumou, considérés comme forgerons [*ibidem*, p. 172]. Or Noumou peut être rapproché de Nommo, le génie de l'eau, une des puissances les plus considérables du panthéon dogon, dont les crocodiles sont les serviteurs [Griaule, 1941 : 187]. /.

le *Faidherbia albida* est communément entretenu par les sociétés « paléonégrites » vivant sous ces latitudes nord-soudaniennes, nous savons également que, dans la cosmogonie dogon, « la graine du sene (*Faidherbia albida*) fut créée avant celle du fonio (*Digitaria exilis*). Elle germa dans la première terre (celle de Yourougou, le Renard Pâle [...]) Le *Faidherbia* est associé à la tête de l'homme, aux triplés, à la vieillesse, à la mort [...]. Le *Faidherbia albida* est planté en même temps que le baobab (*Adansonia digitata*) et le kilena²² (*Prosopis africana*) dans le champ attaché aux grandes maisons de famille (*ginna*) » [Dieterlen, 1952 : 154-55].

Une telle tradition expliquerait encore davantage l'association reconnue entre la localisation des anciens villages et la présence de « parc » à *Faidherbia albida*.

La disposition des anciens villages à l'intérieur de l'espace régional serait à mettre en relation avec des unités politico-sociales, de dimensions modestes, correspondant à des territoires de dispersion maximum du peuplement, élaborée par élargissement progressif à partir de noyaux : les « métropoles » (sièges des Ogon et des Binu). Cet élargissement se serait « crispé » autour de sites géographiques particulièrement favorables au ravitaillement en eau et à la défense.

Les interprétations possibles de l'abandon des villages

De l'ensemble des informations issues de la tradition orale, nous retenons qu'une population kibga, implantée au Yatenga probablement à partir du X^e ou XI^e siècle, disparaît à la fin du XV^e. Des effectifs sont décimés lors des combats mais le plus gros du peuplement rejoint les clans kibse-dogon de la plaine du Gondo et du plateau de Bandiagara, tandis que quelques lignages demeurent dans la région pour assurer, sous le contrôle politique nakombga, soit le culte de la terre, soit le travail du fer²³.

La disparition, relatée comme subite, d'un peuplement particulièrement bien ancré à son territoire durant quatre ou cinq siècles, pose un problème que les combats rapportés par la « geste » nakombga ne peuvent résoudre à eux seuls.

Dans la perspective d'une conquête totale du Bassin de la Volta blanche par les Nakombse, pourquoi les Kibse auraient-ils subi de plus fortes attaques que leurs voisins Kurumba, au point de ne trouver de solution que dans la fuite, alors que les Kurumba, non seulement « conservent intacte leur autonomie politique au Lorum (région de Mengao) » [Izard, 1970 : 282], demeurent dans leurs villages du Yatenga central lorsque ceux-ci passent sous contrôle nakombga, mais encore paraissent avoir profité de l'émergence du nouveau pouvoir pour s'implanter en force au Yatenga.

./ Les Dogon, d'un côté, les Kurumba, de l'autre, auraient pu assimiler, chacun dans leur région, des populations « archaïques », du type Nioniose (« les gens d'avant ») qui creusaient des citernes...

22 Le Kilena est utilisé par les forgerons pour la fabrication du charbon de bois.

23 Le Dinangourou (région de Yoro, au Mali) aurait pu accueillir aussi des Kibse du Yatenga.

Des quartiers de village « mossi » sont donc authentiquement kibse, comme en témoignent les enquêtes de M. Izard. Il est même possible que des lignages kibse se soient maintenus à l'écart des commandements nakombse. La tradition du village de Nôgo ne dit-elle pas que « le village actuel a été fondé par Naba Bîngem, fils de Lâmbwega (1643-1670 ?) et que le fondateur a chassé les Kibse de leur village pour s'y établir... deux cents ans après la conquête de Naba Rawa !... Quoique cet exemple soit unique, il pose néanmoins une question fondamentale, demeurant jusqu'ici sans réponse.

Les Kibse auraient-ils été insuffisamment armés devant les cavaliers porteurs de lance ? Les mécanismes de défense analysés en rapport avec leurs sites d'habitat prouveraient le contraire, ainsi que ce que nous savons de leur habileté dans le travail de la forge (ce qui sous-entend la fabrication d'armes).

De plus, les cavaliers nakombse ne sont pas invincibles. Ceux-ci, quelques décennies après les événements qui nous intéressent, ont délibérément mis un terme à leur ambition de contrôler le pays samo (O Yatenga) devant la résistance que leur ont opposée les paysans, qui savaient à l'occasion constituer de véritables confédérations de guerre entre leurs villages et user de leurs arcs. Pourquoi, dans ces conditions, le peuplement kibga a-t-il été démantelé, ce qui constitue un fait unique dans la tradition nakombga ? La conquête du Bassin de la Volta blanche est, en effet, présentée comme une assimilation de populations autochtones au sein d'un nouveau système politique. Sans doute s'accompagnait-elle de razzias de la part des cavaliers « peu soucieux de s'arrêter en chemin » (pillages de greniers, rapt de captifs...) mais son but était de créer des chefferies villageoises et non pas d'exterminer les autochtones.

« Un jour, les cavaliers mettent pied à terre, attachent leurs chevaux et posent leurs lances. Autour de la résidence choisie par le chef dont l'installation suppose l'accord préalable, obtenu de gré ou de force, du maître de la terre de l'endroit, un nouveau territoire politique se constitue, défini par un réseau de commandements villageois, projection territoriale de la dynastie naissante. Point de guerres de conquêtes, à proprement parler, point de combats si, du moins, nous nous en tenons à la lettre à la tradition orale » [Izard, 1973 : 140].

Partout, le processus de conquête aboutit à sceller l'association entre les « gens du pouvoir » et « les gens de la terre ».

Pour répondre à cette interrogation, nous formulons deux hypothèses. La première fait intervenir une volonté particulière des Nakombse de contrôler une région déjà connue pour son abondante production de fer et ce, d'autant plus, qu'elle se trouvait à l'époque à portée des raids commandés à partir des États islamiques du nord. Ce contrôle, qui ferait référence à une conscience politique tôt affirmée, se serait manifesté par la création habituelle de chefferies mais encore par le prélèvement intensif de contingents de forgerons (et de foreurs de puits), détenteurs d'une technicité réputée, pour les placer dans les villages du sud, déjà commandés par les Nakombse. Ce contrôle d'un genre particulier, aboutissant à terme au démantèlement du pays kibga, se serait exprimé avec d'autant plus d'agressivité que les Kibse auraient résisté, au moins dans un premier temps ; après quoi, le processus engagé se serait perpétué jusqu'à la disparition complète des communautés kibse indépendantes.

La seconde hypothèse n'exclut pas la première ; elle la complète par l'introduction de l'idée que le pays kibga connaissait au ^{xv}e siècle une situation de crise dont les Nakombse auraient profité pour s'implanter rapidement. Celle-ci aurait pu avoir pour origine soit des épidémies ou des sécheresses, soit des razzias songhaï, soit encore des relations hostiles avec les Kurumba. Il est possible, également, d'envisager une progressive saturation des aires de peuplement kibse qui aurait amené, plusieurs décennies avant la pénétration nakombga, le développement d'un processus migratoire vers les régions occupées par les clans alliés.

Les combinaisons de plusieurs facteurs se rattachant aux deux principales hypothèses sont envisageables mais, faute de pouvoir vérifier leur validité, la recherche d'interprétations des abandons de villages risque d'aboutir à des spéculations plus ou moins stériles. Aussi ne retenons-nous que certaines d'entre elles, parmi les plus plausibles ; celles qui s'appuient sur quelques indices.

À l'appui de la première hypothèse, nous savons que le Yatenga est particulièrement bien doté de niveaux cuirassés affleurants d'où l'on peut extraire en surface ou en profondeur un minerai de 40 % à 70 % de teneur en fer²⁴ ; ce qui pourrait expliquer un développement précoce d'une industrie du fer dans cette région et la bonne qualité des outils et des armes qui y étaient fabriqués. De plus, les forgerons du Yatenga – dont la plupart actuellement se rattachent à des origines kibse – savent à la fois extraire et fondre le minerai, puis travailler le fer ; association de travaux qu'il est rare de rencontrer en Afrique occidentale.

Que les Nakombse aient tenu particulièrement à contrôler cette région et à faire travailler les forgerons kibse pour leur compte est d'autant plus plausible que la production du fer faisait au XIX^e siècle au Yatenga, et sous leur contrôle, l'objet d'une exportation qui classait cette région première productrice de l'Afrique occidentale : 1500 hauts-fourneaux et 540 tonnes de fer annuelles sont les estimations propres à caractériser cette production [Noire, 1905 ; Francis-Bœuf, 1937 : 452]²⁵.

À la fin du XV^e siècle, la renommée de l'industrie du pays kibga aurait déjà été suffisamment étendue pour que ses forgerons soient l'objet de convoitises de la part d'une formation étatique en gestation. Ceci expliquerait que les premiers Nakombse, parvenus dans la partie amont du bassin de la Volta blanche, aient voulu rapidement asseoir des chefferies²⁶ et, se heurtant à une résistance kibga, aient choisi de déporter progressivement les forgerons en les disséminant dans le réseau de villages où ils exerçaient déjà un réel contrôle. La tradition atteste, en tout cas, que cette politique s'est exercée d'une façon continue de Rawa à Yadega (le fondateur du Yatenga), soit pendant une quarantaine d'années environ²⁷. Il ne s'agirait donc pas d'un « cataclysme » guerrier dévastant en deux ou trois campagnes le pays kibga mais d'une usure de son peuplement considéré tel un vivier dans lequel les Nakombse prélevaient des forgerons, à mesure de la création de chefferies, pour en faire des captifs au service d'un nouvel ordre politique. L'exemple de la « prise » des forgerons de Tugu est, de ce point de vue, parfaitement explicite :

« Naba Wumtanâgo et son fils Naba Atugum opprimèrent durement les forgerons de Tugu qui, dispersés par la force en divers points du royaume, furent astreints à de durs travaux et

24 L'abondance des cuirasses présente, par contre, un inconvénient majeur pour l'agriculture.

25 Les forges du Yatenga avec celles d'Orewendu (près du lac Aoungundu, N-O Hombori, ancien refuge des Dogon, Humbebe en langue peul) sont, en 1937, les seules de l'AOF à préparer le fer en vue de l'exportation [Francis-Bœuf, 1937 : 437]. À cette époque, les fers de hoes du Yatenga sont encore exportés dans tout le pays mossi, le Gurunsi, le nord de la Gold Coast (Ghana) et jusqu'à Tombouctou.

26 L'éparpillement des chefferies de Rawa le long d'un axe S-E/N-O de plus de 130 km, coupant le pays kibga et l'abandon des plus septentrionales (Sanga et Dubare) pour un « redéploiement » des chefferies sur les « métropoles » kibse situées au sud de Ouahigouya, pourraient trouver là une explication.

Notons que Ouahigouya, que nous citons en tant que référence pratique de localisation, n'existait pas à l'époque. La résidence royale de Ouahigouya (Waygyo : « venir se prosterner ») a été fondée par Naba Kângo vers 1780 [Izard, 1971 : 152].

27 Les chronologies du Yatenga donnent pour dates du règne de Naba Yadega : 1540-1560, 1540-1563 et 1541-1565.

soumis à des brimades discriminatoires : c'est ainsi que Naba Atugum, d'après la tradition de Guitti, les obligea à porter un morceau de charbon en sautoir, afin qu'on puisse aisément les distinguer des autres éléments de la population ²⁸ » [Izard, 1970 : 281].

Si telles étaient les conditions de « l'occupation » du pays kibga, on conçoit mal que des villages privés de leurs forgerons et des femmes de ces derniers, généralement potières, aient pu se maintenir longtemps. À court terme, l'impossibilité de vivre devait s'y ressentir, surtout si les activités liées à la forge occupaient auparavant une part importante de la population. Les habitants abandonnent le village et se dispersent dans ceux qui ne sont pas encore affectés par les raids nakombse, principalement les villages du nord-ouest qui se raccordent en continuité à ceux du Gondo et du plateau de Bandiagara, avec lesquels il semble que les Kibse n'aient jamais cessé d'entretenir des relations ²⁹.

Dans certains villages récemment abandonnés en partie ou en totalité par leurs occupants, les Nakombse s'établissent avec leurs gens, accompagnés ou non par des Kurumba. D'autres sont laissés à l'abandon ; les meules y sont brisées et les puits bouchés afin que les Kibse ne puissent plus y revenir.

Parmi la série de facteurs pouvant expliquer une situation de crise au Yatenga, lorsque les Nakombse y pénètrent, nous évoquerons les épidémies et les sécheresses dont le peuplement kibga aurait pu souffrir, puis nous porterons notre attention sur d'éventuels raids songhaï et sur une possible hostilité entre les Kibse et les Kurumba.

Nous avançons l'hypothèse de difficultés temporaires ou d'une crise dont nous ignorons la nature car, au dépouillement des fiches de villages, il apparaît que, d'une part, des Kurumba se sont implantés dans des villages kibse désertés avant même la pénétration nakombga et que, d'autre part, certains sites kibse n'ont été « découverts », abandonnés, qu'au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, soit à l'occasion de chasses (Sôdé, Lônga), soit à mesure de la progression des défrichements (Gondologo, Kerga, Sulu, Tâvuse, Sissamba, Noogo, etc.).

Si nous savons que des villages kibse sont devenus les sièges de chefferies nakombse dès Rawa, il faut donc considérer, également, que des villages kurumba, ou reconnus tels, étaient d'anciens sites kibse abandonnés quelques décennies auparavant. De plus, il y a lieu de supposer que des emplacements de villages désertés n'étaient pas connus ni des Kurumba, ni des Nakombse, puisqu'ils ne sont « découverts » que bien après la phase de la conquête ³⁰.

28 Les autres éléments de la population étaient, pour leur compte, astreints au port de cicatrices de reconnaissance des alliés, sujets et descendants de Wed-Raogo : l'ancêtre des Nakombse. Ceux qui les portaient ne pouvaient être réduits en esclavage. « Lorsque les guerriers de Oubri (fils de Wed-Raogo) se présentaient devant les villages, le port de cicatrices et l'offre de divers cadeaux suffisaient à assurer la paix aux gens des villages » [Tiendrebeogo, 1963 : 11]. Sans représenter réellement une caste, les forgerons du Yatenga sont toujours « des gens à part » pour le reste de la population mossi.

29 À cet égard, J. Gallais [1975] note que le mouvement récent de colonisation dogon à partir de la « Falaise » s'est fait le long d'axes claniques qui se suivent jusqu'à 80 km de la Falaise et que « chaque village de la Falaise s'est ainsi vidé le long d'un axe principal » [*ibidem* : 112]. Il est possible d'imaginer à rebours un même processus pour la fin de l'occupation kibga, puisque dans le mouvement récent « les colons tendent à réoccuper des terres sur lesquelles leur clan a des droits relevant d'une antique occupation » [*ibidem*].

30 À l'ouest du Yatenga, les premiers établissements samo, fondés à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècles sont situés, eux aussi, à proximité d'anciens sites de villages : « ...Continuant à s'étendre vers l'est (à la rencontre des Mossi), les Samo créèrent Kourana, Koulebale et ensuite Lankoy, où ils trouvèrent déjà des ruines et des puits » [Noire, 1905]. Lankoy (ou Lankue) est situé à 40 km S-O Ouahigouya.

On pourrait admettre que ces prétendues « découvertes » intéressent en fait des villages évacués au XV^e siècle sous la pression des Nakombse et dont le souvenir de leur localisation aurait disparu des mémoires deux siècles plus tard. Cette supposition n'est pourtant pas acceptable car plusieurs de ces « découvertes » se font dans des « brousses » relevant de chefferies kurumba, fondées antérieurement à l'avancée nakombga. Or, on sait que les tég-bise détiennent les traditions faisant précisément référence aux anciens occupants de leur territoire. S'ils avaient connu les emplacements de villages kibse découverts inopinément par des chasseurs, la tradition de ces chefferies en ferait état ; ce qui n'est pas le cas. À titre d'exemple, Sôde est fondé sous le règne de Naba Kângo (1757-1787), après qu'un chasseur eut découvert dans la « brousse » de Rônga (une des trois puissantes chefferies de terre kurumba) un ancien puits en eau. Le chasseur en avise le chef de Rônga « qui envoie son fils reconnaître l'endroit, en compagnie du chasseur ». Cet exemple, loin d'être unique, laisserait entendre que, d'une part, l'extension de l'ancien peuplement kibga n'était pas reconnue dans sa totalité à la fin du XVIII^e siècle, du fait d'une végétation encore dense à cette époque, et que, d'autre part, cette relative ignorance s'expliquerait par l'abandon précoce (au début du XV^e siècle ?) de certains villages kibse dont les champs étaient déjà reconquis par les taillis au moment de l'arrivée des Kurumba, puis des Nakombse³¹.

Le seul fait que des chefferies kurumba se soient implantées en pays kibga, avant la fin du XV^e siècle, pose problème : le peuplement était-il affaibli et pourquoi ? Les Kurumba « chassaient-ils » les Kibse comme l'ont fait plus tard les Nakombse ?

Les épidémies ou les péjorations climatiques sont parfois avancées pour expliquer la disparition ou le repli de populations dans ces régions d'Afrique. Il est possible de spéculer sur d'éventuelles épidémies ou sécheresses ayant affaibli le peuplement kibga mais, alors, pourquoi celui-ci aurait-il été le seul atteint, quand tout indique que les Kurumba voisins ont été animés, au cours de la même période, par une dynamique expansionniste ?

Le seul témoignage que nous ayons, pour la boucle du Niger, d'une mortalité provoquée par une épidémie (choléra ?) intéresse l'empire songhaï en 1536 [Cissoko, 1968, cité par Bedaux, 1972 : 168], soit à une date postérieure au début de la conquête nakombga ; date trop tardive pour retenir notre attention.

Les conditions écologiques auraient pu, par contre, être favorables à l'existence de foyers endémiques de trypanosomiase et/ou d'onchocercose. Nous avons déjà supposé que la végétation des bas-fonds pouvait bien abriter, à cette époque, des glossines (*Glossina palpalis*). Les glossines (ou tsé-tsé), vecteurs de la maladie du sommeil, vivent à l'abri des couverts arborés, recherchent l'humidité et leur reproduction nécessite des « repas sanguins ». *Glossina palpalis* (et tachinoïdes) sont localisées actuellement au-dessous du 12^e degré, en Afrique occidentale et, en Haute-Volta, sous cette latitude, des épidémies meurtrières de trypanosomiase ont sévi entre 1900 et 1940. La maladie du sommeil a un pronostic généralement

31. À moins de penser que les tég-bise kurumba, afin de conserver leurs prérogatives de prétendus « premiers occupants » aient feint d'ignorer l'existence de ces vestiges d'occupation antérieure à la leur ; hypothèse tout à fait plausible. Dans le cas inverse, la régénération complète de la végétation arbustive (*Combretaceae* dominants) peut se faire en une trentaine d'années et ainsi encercler une ancienne clairière agricole, au point de la masquer.

fatal dans un délai de deux à quatre ans. On sait que le défrichement participe à l'élimination des gîtes à tsé-tsé mais des populations très faibles de *Glossina palpalis*, dans des biotopes atypiques (terrains cultivés, parsemés d'arbres ou longés par une galerie forestière) peuvent être dangereuses pour des groupements humains³². Il n'existe donc pas de corrélation entre le nombre de glossines en un lieu et le nombre de cas de trypanosomiase humaine ; cette affection peut présenter des reviviscences dans des foyers « silencieux » depuis de nombreuses années. Cela étant, la maladie peut décimer un peuplement, soit sous sa forme épidémique, soit plus lentement en une trentaine d'années³³ et, encore, atteindre des zones « saines » par transmission de *Trypanosomia gambiense*, d'individu à individu, au cours de déplacements de population³⁴. Bien que les villages kibse soient généralement situés entre 5 et 10 km de distance des principaux affluents de la Volta blanche, le peuplement aurait pu être confronté à ce type de maladie plus que les Kurumba, dont l'essentiel des effectifs demeurerait concentré au nord-est, hors du Bassin de la Volta blanche. Cette différenciation nous paraît, cependant, bien faible pour pouvoir expliquer que la maladie du sommeil aurait particulièrement affecté le peuplement kibga³⁵.

L'étude d'une situation de déséquilibre entre un peuplement et son environnement oblige à envisager, également, les effets d'une possible endémicité onchocercienne. La limite nord de l'onchocercose atteint actuellement 12°40' le long de la Volta noire (à l'ouest) et de la Volta blanche (région de Kaya). Avec le développement plus septentrional des galeries forestières, il y a cinq siècles, il est vraisemblable que les simulies (*Simulium damnosum*), dont le comportement est en bien des points comparable à celui des glossines, aient pu, au moins en saison des pluies, remonter la vallée de la Volta blanche jusqu'au parallèle 14³⁶.

Toutefois, il est peu probable que l'onchocercose, dont les effets sont surtout ressentis par des petits groupes humains dispersés à proximité des gîtes à simulies³⁷, ait pu entraver, d'une quelconque façon, la stabilité du peuplement kibga aux densités relativement élevées. Il faut préciser que la condition, pour

32 Une épidémie à Bamako, en 1961, a eu pour origine une concentration de tsé-tsé dans des bosquets de manguiers plantés en terrain cultivé.

33 L'exemple de la tentative de colonisation de la vallée de la Semliki, organisée par l'administration belge entre 1893 et 1920, prouve qu'en 27 ans, la plupart des colons sont morts ; le reliquat étant hospitalisé.

34 Une seule piqûre de *Glossina palpalis* peut être infectante et déclencher une épidémie.

35 L'aristocratie kurumba possédait une cavalerie qu'il fallait peut-être tenir à distance des foyers de trypanosomiase. Notons que les premières chefferies nakombse, qui disposaient également de chevaux, se sont établies au sud-ouest de l'actuel site de Ouahigouya (Bissiguin, Kubâ, Kuri, Rissi, Zemba, Yisigi) et à une quarantaine de kilomètres de ce premier groupe, au sud-est (Womsom, Tuguya, Rondologa, Zamdoma, Ranawa). Tous ces villages sont situés à 10-15 kilomètres des principaux axes de drainage. Outre la présence de « métropoles » kibse en ces lieux, la localisation des chefferies pourrait être mise en relation avec la présence de *Glossina palpalis* dans les galeries forestières des bas-fonds.

36 L'onchocercose est une filariose transmise par la mouche *Simulium damnosum* dont les larves et les nymphes se développent dans l'eau, lorsque le courant atteint 1 à 2 m³/s. La similie transmet à l'homme les larves d'un ver parasite *Onchocerca volvulus* qui, dans la peau, produit des microfilières. Ceux-ci se répandent dans les tissus octodermiques et notamment la chambre de l'œil. Si ces microfilières sont produits en grand nombre et de façon continue, par les piqûres répétées de simulies, des lésions oculaires graves apparaissent, conduisant au bout de quelques années à la cécité.

37 Plus il y a d'habitants, plus le nombre de piqûres infectantes est divisé entre les individus et plus il y a de chances pour un peuplement de pouvoir résister à l'endémie. Un peuplement en petites unités dispersées en brousse ne peut se maintenir au-delà d'une cinquantaine d'années, les habitants étant devenus aveugles.

qu'un peuplement puisse se maintenir de façon durable dans une aire d'endémicité onchocercienne, est liée à une répartition continue et relativement dense des unités résidentielles et des lieux d'activité agricole. À cet égard, le mode d'implantation kibga était favorable au maintien du peuplement ; il n'est guère possible, par exemple, d'imaginer un repli progressif des habitants des petits villages situés à la périphérie des aires de peuplement sur les « métropoles », par la seule présence de simulies³⁸.

Nous ne pouvons considérer les facteurs sanitaires comme ayant pu être responsables d'un repli du peuplement car, dans le cas de la trypanosomiase comme de l'onchocercose, le dépeuplement intervient après une trentaine d'années (50 ans maximum) de contact avec la maladie. Cette durée est trop courte, compte tenu d'une permanence de l'habitat, tant dans les petits villages que dans les « métropoles », de plusieurs siècles (suggérée par la grosseur des buttes anthropiques). Une épidémie de trypanosomiase aurait pu, cependant, provoquer une forte mortalité dans tous les villages, qu'ils soient petits ou gros.

Une mauvaise pluviosité étalée sur plusieurs années peut avoir également des effets directs sur l'abandon de villages connaissant des difficultés d'approvisionnement en eau ou ayant des récoltes déficitaires. Les habitants se concentrent, alors, autour des meilleurs puits ou bien, dans le cas de disette prolongée, fuient la région. Aucune chronique ne permet, cependant, d'affirmer qu'une péjoration climatique soit venue modifier sensiblement la distribution du peuplement dans la boucle du Niger, au XIV^e ou XV^e siècle, mise à part la mention faite d'une famine à Tombouctou en 1446 [Merritt, cité par Schove, 1977 : 41]³⁹. Cependant, on sait que les puits kibse « sont remarquables par leur profondeur [...] ainsi que par leur grande hauteur d'eau qui reste captée en fin de saison sèche. Ils sont pour la plupart implantés dans des zones de cuirasses et argiles latéritiques aquifères en toute saison. Il est probable qu'ils ont été creusés alors que le niveau d'étiage de la nappe était beaucoup plus bas qu'actuellement. Ce sont souvent les meilleurs puits de village » [BURGEAP, 1975 : 24].

«... Les niveaux moyens relevés dans les puits au cours de la campagne 1974-1975 sont parmi les plus bas, sinon les plus bas, de tous ceux qui ont existé depuis la dernière grande période de sécheresse du Sahel (celle des années 1913). Ces niveaux constituent donc un repère d'extrême étiage » [*ibidem* : 1].

« Il semble bien que les anciens puits dogon [...] n'ont pu être menés jusqu'à leur profondeur actuelle, compte tenu de la faiblesse des moyens d'exhaure traditionnels, qu'à partir de niveaux de nappe encore plus bas » [*ibidem* : 18].

Les observations des hydrogéologues conduisent donc à supposer qu'une péjoration pluviométrique a été vécue (d'une façon ou d'une autre) par les Kibse.

38 Hervouet [1978 : 9] cite de nombreux villages bisssa (sud du degré 12) installés à proximité des gîtes à simulies et apparemment prospères à la fin du XIX^e siècle. Les habitants de ces villages pratiquaient une agriculture sous « parc » à *Faidherbia albida* et concentraient leurs activités dans les mêmes lieux, comme on est en droit de le penser pour les Kibse. La densité de 35 hab./km², par terroir, avancée par l'auteur, pour définir un seuil en dessous duquel la population peut être condamnée à terme, n'est qu'une proposition valable pour une aire d'hyperendémie. Rien ne permet de supposer que le Yatenga ait pu se situer dans de telles conditions.

39 D'après les chroniques arabes, Merritt signale pour Tombouctou, outre la famine de 1446, de mauvaises récoltes en 1538 et 1587-1588. Les chroniques de Kano, Agadez et du Bornou font état de onze années de sécheresse au milieu du XVI^e siècle [Baier, 1976 : 5]. Toutes ces dates sont postérieures à la période qui nous intéresse.

Et si celle-ci a été plus accusée que celles des années 1913 et 1973, il n'y a pas long à imaginer les effets de ce manque de pluies sur la répartition de la population, à la recherche d'eau et de nourriture.

En 1914, sur 300 000 habitants recensés au Yatenga, l'administrateur enregistrait la mort de près de 60 000 personnes et le départ momentané de 100 000 autres⁴⁰. En 1972, « la campagne a vu le déficit vivrier s'accroître. Parallèlement, l'exode rural a atteint une importance sans précédent. De nombreuses familles sont parties et celles qui restent sur place sont privées de bras valides. La situation paraît catastrophique... » [ORD Yatenga, 1972].

À tout le moins, doit-on considérer que les villages les plus démunis en eau se seraient vidés de leurs habitants qui auraient décidé de se regrouper dans ceux qui détenaient les meilleurs puits. Si l'on associe cette considération avec l'implantation des premières chefferies nakombse, principalement au sud de Ouahigouya et autour de Basi, à proximité immédiate des « métropoles » kibse, bien approvisionnées en eau, il est possible d'en déduire que d'importants effectifs kibse se seraient repliés sur ces sites, tandis que d'autres choisissaient de quitter la région, notamment pour la « Falaise ». Au moment de l'arrivée des *Nakombse*, la population kibse aurait donc été concentrée autour des « métropoles » bénéficiant de puits profonds. Les cavaliers, qui avaient besoin d'un réseau de points d'eau pour leurs chevaux et leurs gens, se seraient installés de préférence en ces lieux, suivant de près les Kurumba, attirés dans les mêmes endroits pour les mêmes raisons⁴¹.

La période de sécheresse aurait pu précéder de quelques années seulement l'arrivée des *Nakombse*.

Il est possible que le mythe du Renard de la cosmogonie dogon soit à rapporter à cette phase de sécheresse qui aurait obligé une partie des Kibse à quitter le Yatenga.

« L'oscillation forte entre les saisons de pluie et de sécheresse forme la base de la pensée esthétique du cultivateur (dogon). Dans le mythe, cette opposition est réalisée dans le conflit entre le dieu d'eau, le Nommo, et le Renard pâle, l'esprit de la sécheresse » [Guggenheim, 1978 : 172].

Nous savons que le mythe du Renard, « le voleur de mil », a été « acquis » lorsque les Dogon vivaient au Yatenga : « Depuis cette époque, le Renard se trouve comme en exil dans un monde à part [...] il sera cependant un agent nécessaire au développement de la vie sur terre [...] Le Renard avait inauguré l'agriculture, mais en semant des graines dérobées (qui n'ont pas germé) [...] Il faudra purifier le sol desséché pour le rendre à nouveau fécond. Pour réaliser cet acte cathartique, les hommes sèmeront à leur tour [...] Le Renard quittera alors les lieux et se réfugiera dans la brousse inculte, son domaine. Mais les hommes le

40 « À la suite d'une saison des pluies très mauvaise en 1913, la récolte [...] fut très réduite et amena une famine intense en août et septembre 1914. Cette famine fit mourir 57 626 personnes d'après mes calculs [...] J'ai pu constater dans les villages de nombreuses cases abandonnées, en ruines, dont tous les habitants sont morts ou partis dans les cercles du sud, moins éprouvés... » [Tauxier, rapport politique annuel, 1914-1915].

41 Immédiatement au sud de Ouahigouya, 44 villages sont actuellement « surimposés » à des sites d'habitat kibse. Parmi eux, 34 utilisent encore, peu ou prou, des puits kibse. Parmi ces 34 villages, 14 ont été fondés par les Kurumba et 10 par les *Nakombse*, dès le xv^e siècle. Au sud, autour de Basi, 8 villages ont été fondés sur des vestiges kibse ; 2 par les Kurumba et 5 par les *Nakombse*. Les puits kibse, découverts plus tard, encore en eau, auraient pu être réalimentés après rehaussement de la nappe, à la suite d'une période pluvieuse.

suiront et purifieront de nouveaux espaces en délimitant de nouveaux champs. Ainsi, la présence du Renard comme ses agissements favoriseront-ils l'expansion de l'humanité... » [Griaule et Dieterlen, 1965 : 269]. La terre du Renard (Yatenga), sèche, où les graines ne peuvent germer pourrait être ce « vieux monde », situé à l'est et Bandiagara serait ce monde régénéré, pur, fécond que les Kibse auraient finalement atteint.

Il n'est pas besoin d'imaginer un bouleversement total de la vie rurale pour tenter d'estimer les effets d'une déficience pluviométrique. Des pluies insuffisantes ont pour conséquence immédiate de rendre incertains les bénéfices d'une culture sur les sols secs et donc de pousser les cultivateurs à rechercher des sols à bonne rétention d'eau. Plutôt qu'une complète mise en déroute de la vie agricole, nous pouvons supposer un estompage progressif du peuplement kibga dans les secteurs les plus secs. Des centres seraient restés actifs parce que bien pourvus en puits mais aussi en terres sablonneuses, tandis que d'autres auraient été progressivement abandonnés. En période de crise des ressources, il a souvent été observé que la population se rétracte et que, dans les villages affectés par l'exode, lorsque la vie sociale et matérielle devient difficile à gérer, le reliquat de population peut décider tardivement d'abandonner, à son tour, le site d'habitat⁴².

Le gonflement démographique des quelques villages attractifs aurait pu avoir pour conséquence, localement, une saturation des espaces cultivables, laquelle aurait engendré, à son tour, des départs de population. Il est évident que l'espace kibga n'était pas « fini », comme on peut le dire, aujourd'hui, de l'espace rural du Yatenga mais, compte tenu des obligations de défense, il n'était sans doute pas possible de cultiver n'importe où, même si le sol présentait loin des villages les qualités particulièrement recherchées en période de sécheresse. L'abandon lent (en quelques années) des sites d'habitat aurait permis cette constitution des filières migratoires dont font état aussi bien les traditions locales que celles recueillies à Bandiagara.

En minimisant les effets possibles des facteurs sanitaires mais en prenant en compte des difficultés agraires engendrées par les aléas climatiques, nous venons de formuler l'hypothèse d'un abandon lent des aires de peuplement kibse, avant l'arrivée des Nakombse.

Une sécurité de plus en plus précaire aurait pu, aussi, accompagner ce processus et l'engager, d'une phase de rétraction du peuplement, dans une émigration vers le refuge formé par le plateau gréseux de Bandiagara.

Il faut, ici, faire état des razzias songhaï et du desserrement du peuplement kurumba, qui paraît s'être fondu en un mouvement coalescent avec les abandons de villages kibse.

Les Tarikh mentionnent que dès l'avènement de Soni Ali (1464-1465), fondateur de l'empire songhaï, et jusqu'à la fin du règne de Daoud (1589), les Askia furent en guerre avec les Mossi ou prétendus tels et, assurément, avec les popula-

42 Un « désengagement » progressif des Kibse semblerait mieux convenir aux termes de la tradition orale qu'un abandon brutal des villages, comme cela s'est produit en 1914, par exemple. Il est souvent mentionné qu'une ou plusieurs familles kibse sont restées sur place et ont confié l'autel de la terre aux successeurs kurumba ou nakombse.

tions habitant les régions au sud de la boucle du Niger⁴³. Outre les raids mossi mettant au pillage les villes du nord (Sâma, Oualata, 1477 et 1480 ?), les chroniques arabes signalent, pour la seconde moitié du xv^e siècle, la pénétration des régions méridionales par les Songhaï :

- 1465 : mise en déroute des Mossi qui se replient ;
- 1467-1468 : expédition songhaï au Hombori ;
- 1470-1472 : incursions songhaï en pays mossi ;
- 1472-1476 : nouvelles expéditions dans la région du Hombori ;
- 1483-1484 : « Soni Ali défait les Mossi et les poursuit jusqu'à la limite de leurs États, sur le territoire desquels il pénètre » [Pageard, 1962 : 125] ;
- 1497-1499 : l'Askia Mohammed pénètre les régions sud et ravage le pays mossi. « Le prince entama la lutte avec eux ; il tua nombre d'hommes, dévasta leurs champs, saccagea leurs demeures et emmena leurs enfants en captivité » [Tarikh Es-Soudân, chap. 121-122, cité par Izard, 1970 : 45].

Bien que les noms de Kibse ou de Dogon ne soient mentionnés nulle part dans ces chroniques, il est probable que les villages du Yatenga connurent le passage des cavaliers venus du nord⁴⁴. Chaque campagne s'accompagnant de rapt de captifs [Rouch, 1953 : 182], il est aussi pensable que les forgerons kibse furent particulièrement l'objet de pressions de la part des Songhaï, comme ils l'étaient dans le même temps et l'ont été plus tard, de la part des Nakombse⁴⁵ :

« Aussi cette période de l'histoire soudanienne, si elle a profité aux pays de la boucle placés sous la coupe directe des Askias, a dû être bien sombre pour le Mossi, le Mali, les États *haoussa*, le Gourma, le Borgou, le pays dogon [...] Les Songhaï avaient la main lourde [...] Il en est résulté une hémorragie effroyable qui a causé le dépeuplement du glacis méridional des empires musulmans » [Mauny, 1961 : 514].

43 En Afrique, des noms de lieux ou de peuples peuvent être employés dans le langage courant pour désigner simplement la direction qui mène à ces lieux ou peuples. Ainsi l'appellation de Musi ou Mosi des Tarikh peut vouloir désigner le sud de la région des Lacs ou le sud du Gurma, tout comme Ghanata désigne, dans la tradition orale du Yatenga, « tout le nord-ouest de la boucle du Niger : Douentza, Saraféré, Tombouctou, Oualata, etc. » [Tauxier, 1917 : 80] et non l'emplacement de la capitale de l'ancien royaume soninké du Ghana. De même, encore, Kom-Nore (« du côté de l'eau ») désigne pour les gens du Yatenga la partie du Bani entre San et Mopti mais sert également à désigner la direction du nord-ouest » [Izard, 1970 : 60]. On pourrait citer enfin Diamaré (« beaucoup de gens ») : mot employé pour plusieurs régions (y compris au nord-Cameroun) ainsi que Mandé qui peut signifier aussi bien l'ouest que l'est selon que l'on s'intéresse aux traditions kurumba ou dogon. Encore de nos jours, les paysans du Yatenga désignent les lieux d'immigration de leurs parents en citant Abidjan, ce qui signifie très souvent Côte-d'Ivoire, au-delà de la frontière.

On peut donc supposer qu'il ne s'agit pas de Mossi (Nakombse) à proprement parler, mais de groupes de guerriers organisés qui pouvaient ne pas relever obligatoirement d'États constitués. Les Tarikh, rédigés aux xvi^e et xvii^e siècles, resituent les événements antérieurs dans le contexte de leur époque et désignent comme étant mossi des populations qui, effectivement, à partir du xvi^e siècle, sont passées sous le contrôle politique des Mossi.

44 Ouahigouya est distant à vol d'oiseau de 155 km de Douentza, 195 de Hombori, 170 d'Aribinda, 380 de Tombouctou et 420 de Gao.

Dans le Tarikh Es-Soudân, il est précisé que les guerriers songhaï mettaient sept jours pour franchir 175 km entre le Niger et le Bani, dans une région marécageuse obligeant à de multiples détours [Pageard, 1962 : 76]. Des cavaliers peuvent aisément parcourir 200 km dans le même temps, au Gurma.

45 Les esclaves de case (Zendi) établis dans les villages de culture des populations vassales de l'empire sont « les restes du butin ramassé dans le pays des Mossi par Mohammed, lorsqu'il les réduisit en esclavage après les avoir vaincus » [Kodjo, 1976 : 807]. Ces villages de cultures se sont multipliés dans l'empire songhaï, à mesure des campagnes des princes de Gao.

Investissements de villages, pillages des greniers, prélèvements de captifs conditionnent fortement une remise en cause de l'occupation de l'espace par les sociétés paysannes ; les réactions de défense aboutissent généralement à une concentration des groupes humains en des sites privilégiés. Si les Kibse ont eu à pâtir des raids songhaï, quelques années avant l'arrivée des Nakombse, il y a tout lieu de penser que leur peuplement présentait déjà des signes d'affaiblissement lorsque Rawa commença, à son tour, à y prélever des forgerons⁴⁶.

L'influence songhaï au sud de la boucle du Niger pourrait ne pas être étrangère à la pénétration du pays kibga par les Kurumba, que toutes les traditions (y compris les leurs) font arriver au Yatenga peu avant les *Nakombse*.

Nous savons des Kurumba (sing. Kurumdo)⁴⁷ qu'ils habitent actuellement « une aire s'étendant à peu près de la ligne Ouahigouya-Kongoussi, au sud, jusqu'à celle reliant Bahn à Aribinda, au nord, et dépassant celle-ci, au nord-ouest, jusqu'à Yoro, dans le Mali. Dans cette aire, se trouvent des villages purement kouroumi mais, dans certaines agglomérations importantes, ils occupent un quartier voisinant avec des Mossi ou des Dogon » [Schweegee-Heffel et Staude, 1967 : 165] (fig. 4).

Deux groupes sont distingués par les auteurs précités : l'un, centré à l'est sur Aribinda, qui a formé le Kurumeï songhaï aux XV^e et XVI^e siècles et le second, à l'ouest du précédent, dont le centre politique et religieux a été Mengao, au sud de Djibo, capitale du Lurum. Ce royaume théocratique a été dominé par les Peul Djelgobe, à partir de 1730-1750, et nombre de villages kurumba (47, dit la tradition) sont devenus *rimaïbe* (captifs de Peul), tandis qu'une partie de la population se déplaçait vers le sud-ouest, au Yatenga, venant grossir les groupements kurumba déjà en place dans cette région. Ces derniers avaient émigré du Lurum et d'Aribinda dans le courant des XIV^e et XV^e siècles.

De ces informations, il ressort que l'aire d'extension des Kurumba paraît très tôt avoir débordé les limites des deux « royaumes ». Il est même probable que le peuplement kurumba s'étendait bien au nord d'Aribinda et du Lurum, à l'intérieur du Gurma, avant que s'exerce la poussée songhaï sur les rives du Niger (XIII^e et XIV^e siècles) qui aurait provoqué son « décrochement » vers les régions du sud et du sud-ouest de la boucle⁴⁸. La pénétration kurumba du pays kibga serait donc le contrecoup de l'émergence du pouvoir songhaï ; le passage, un siècle plus tard, de la région d'Aribinda, sous le contrôle des Askia de Gao aurait

46 La tradition nakombga ne fait pas état de luttes avec les Songhaï. Cependant, Izard [1970 : 277] mentionne que l'abandon des chefferies isolées de Dubare et de Sanga (cf. note 42), créées par Rawa au N-O du Yatenga, aurait pu être provoqué soit par l'ardeur combative des Dogon, soit « sous la pression de la puissance sonraï ».

47 *Kuruma*, *Kurumeï* ou *Doforo*, en langue songhaï ; *Kurumankobe* ou *Deforobe* en langue peul. Les Kurumba parlent (parlaient) le *Kurumfe*.

48 « Tous les renseignements recueillis sur l'ancien Louroum nous obligent à le situer plus au nord que le Louroum de nos jours et à y voir un pays assez étendu » [Staude, 1961 : 226].

Sur le plan étymologique, on retrouve dans le mot Kurumba la racine Gur, de même que dans Gurma, Gurunsi, Gurmantche. Gur signifierait « brousse », selon Fortes [Sonchamp, 1967 : 53].

Les traditions considèrent que les Gurmantche et les Kurumba sont les anciens maîtres du sol en pays songhaï. Rouch précise que l'on voit toujours « arriver les Kouroumba en pays Djerma, jusqu'aux limites des terres dont ils se considèrent les maîtres, c'est-à-dire jusqu'à la région de Dosso ; ce qui correspond vraisemblablement à l'aire ancienne des Kouroumba. Ils viennent d'Aribinda... [...] Les Songhaï considèrent que la brousse appartient aux Gurmantche et que la terre appartient aux Kouroumba » [Sonchamp, 1965 : 75-76].

accélééré ce mouvement mais, cette fois, ce ne sont plus des émigrés que le Yatenga accueille mais des guerriers kurumba plus ou moins vassaux des Songhaï⁴⁹.

L'empire de Gao est un ensemble de régions habitées par des populations vassales. Au-delà des limites de l'empire, les autres peuples, soit paient tribut aux Askia, soit sont l'objet de pillages et de déportation pour constituer des villages de captifs. Dans ce contexte, les Kurumba-Songhaï d'Aribinda ont pu pénétrer périodiquement en pays kibga pour le razzier et y établir de petites colonies (comme à Tugu). Aussi est-il difficile de se rallier aux exposés qui présentent les Kurumba comme étant des cultivateurs libres, cohabitant pacifiquement avec les Dogon, en un contact prolongé [Dieterlen, 1940 : 182].

« Ceux-ci ont vécu au Yatenga avant l'arrivée des Kouroumba et certains d'entre eux y sont restés avec les envahisseurs. Il y a donc eu [...] cohabitation et interpénétration des deux éléments et il est possible de relever des analogies dans leurs rites et leurs croyances, notamment en ce qui concerne l'âme, la force vitale conférée à chaque être et le génie de l'eau » [Griaule et Dieterlen, 1942 : 9].

Les emprunts culturels des Kurumba [Schwegger-Heffel, 1962 : 320-21] ne conditionnent nullement leur attitude pacifique à l'égard des Kibse et l'Ayo du Lurum, supposé être demeuré indépendant parce que resté animiste, devait sans doute payer tribut à l'Ardo d'Aribinda mais se comporter comme un prince songhaï face aux villages kibse. Le territoire du Lurum n'est-il pas parsemé d'emplacements de villages kibse ?

On sait que les Kurumba sont formés de deux groupes dont l'un s'apparente à une aristocratie guerrière, possédant le cheval : les Konfe⁵⁰ et le second aux autochtones assimilés appelés à Mengao : Sawadugu et Nioniose, ailleurs⁵¹.

Que sont ces autochtones dans les groupements kurumba du Yatenga, sinon, comme à Rônga, des Zorom et des Segue (ou Sigué) qui sont des patronymes dogon (forgeron pour le premier et non forgeron pour le second) ? Que sont, de même, les Warma (Werme ou Wérémi) des villages kurumba de la région de Titao si non des sondre dogon ?

La littérature ethnologique signale également que les Sawadugu⁵² sont des « faiseurs de pluie » (Sawadugu signifie nuage), qu'ils sont associés à la magie, qu'ils honorent le génie des eaux, que ce sont les prêtres de la terre [Staude *in* Sonchamp, 1967 : 65], qu'ils sont appelés les « sorciers du mil », qu'ils détiennent « l'âme du mil » [Rouch *in* Sonchamp : 75], qu'ils « connaissaient le travail du fer et savaient entailler la pierre » [Griaule, 1941 : 10 ; Schwegger-Heffel, 1966].

Les Nioniose sont aux Kurumba ce que les Kurumba sont aux Nakombse ; c'est-à-dire des « autochtones » assimilés, à qui le nouveau pouvoir a confié le

49 La province du Kurumeï songhaï disparaît en 1690, avec la fondation dans la région de Dori de l'émirat peul du Liptako, relevant de l'État de Sokoto.

50 « Le cheval blanc est l'insigne du chef. Lui seul a le droit d'en posséder. Les Konfe ont le cheval, l'instrument de guerre » [Staude, 1961 : 213].

51 Nioniose ne doit pas être confondu avec Ninisi qui, pour les gens du Yatenga, désigne spécifiquement les Samo.

52 « Les Sawadugu sont répartis dans de nombreuses agglomérations : Aribinda (Karo), Belchede, Dala, Ouroundou, Filio, Tigné, Mengao, Tolou (Toulfe), Souli, Mimoundouré, dans le cercle de Dori ; Burum, Bon, Barga, Pina, Surunga, dans le cercle de Kaya » [Dieterlen, 1940 : 184].

culte de la terre, séparant ainsi le religieux du politique. Les Nioniose des villages kurumba du Lurum, de Titao et du Yatenga central sont très vraisemblablement des kibse, soit assimilés sur place, soit encore déportés dans d'autres villages pour y exercer le métier de la forge ou celui du culte.

Les Kurumba que les Nakombse rencontrent dans le bassin amont de la Volta blanche, à la fin du xv^e siècle, ne sont pas des cultivateurs pacifiques cohabitant avec les Kibse ; ils sont en train de prendre la place des Kibse attirés sans doute par la technicité du fer et les puits profonds de ces derniers (conjoncture de sécheresse), aidés dans leur stratégie par les raids songhaï qui s'exercent sur une population déjà contractée et crispée autour de ses points d'eau.

Dans un tel contexte, les Nakombse n'ont fait qu'apporter une contribution finale au démantèlement de la société kibga encore établie au Yatenga et déjà fortement entamée ou complètement assimilée au nord-est, au Lurum.

La politique kurumba d'assimilation des Kibse expliquerait leur coopération à la mise en place du réseau de chefferies nakombse ; usurpant dans la majorité des villages les autels de la terre. En se faisant valoir « premiers occupants », ils prennent place dans le nouveau système politique⁵³.

En amont des processus d'assimilation, il est possible d'admettre une assimilation de Nioniose par les Kibse-Dogon, là où ils se trouvaient⁵⁴. Il s'agit, chaque fois, de l'absorption d'un fond de peuplement par des groupes culturels et politiques généralement étrangers à la région mais peut-être aussi issus du fond même de peuplement⁵⁵.

Les Nioniose sont évoqués dans l'histoire mossi en leurs lieux, chaque fois que les Nakombse ont rencontré un peuplement sans statut politique défini. C'est ainsi que les Nioniose sont cités dans les traditions de la partie méridionale

53 Les villages kurumba établis immédiatement au nord de Ouahigouya resteront indépendants jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Ce n'est qu'à ce moment qu'ils seront inquiétés par l'extension des commandements nakombse en même temps qu'ils seront assaillis par les Peul, au nord. Pendant trois siècles, il semble donc qu'il y ait eu entre les Nakombse et les Komfe une réelle cohabitation (le terme paraît ici approprié). Notons que les Songhaï ont pu aussi, très tôt, s'intégrer au royaume du Yatenga, assumant les fonctions de teinturiers (Marânçe).

Les exemples donnés par les traditions de Tugu et de Bugure (deux des trois plus puissantes chefferies de terre kurumba) sont significatifs de cette entente scellée aux dépens des Kibse.

Les forgerons kibse de Tugu sont décimés par Naba Wûmtanago, à la fin du xv^e siècle, alors que des Kurumba venus d'Aribinda contrôlent déjà le village. Ces Kurumba ne reçoivent un chef mossi qu'à la fin du xvii^e siècle et acceptent alors la chefferie de la terre. Pour se conformer à cette nouvelle fonction, ils inventent une légende qui ne peut cacher la vérité : leur ancêtre est sorti de terre à Tugu (indication manifeste de la prééminence de l'occupation) mais en poussant de la tête une meule de pierre auprès de laquelle se trouve une femme (d'autres occupants, donc !). Aussi préfère-t-il se renfoncer sous terre et ressortir un peu plus loin car, dit-il, « cette femme risquerait bien de raconter un jour que c'est elle qui m'a déterré ».

La tradition de Bugure laisse transparaître la même ambiguïté. Le fondateur de cette chefferie de terre vient du Lurum, après être passé par Tugu. Il s'installe à Bugure après avoir mis le feu à la brousse et l'incendie se propage jusqu'à Aru (qui est un village dogon de la plaine du Gondo). Le fondateur devient ainsi le maître du territoire qu'il a incendié.

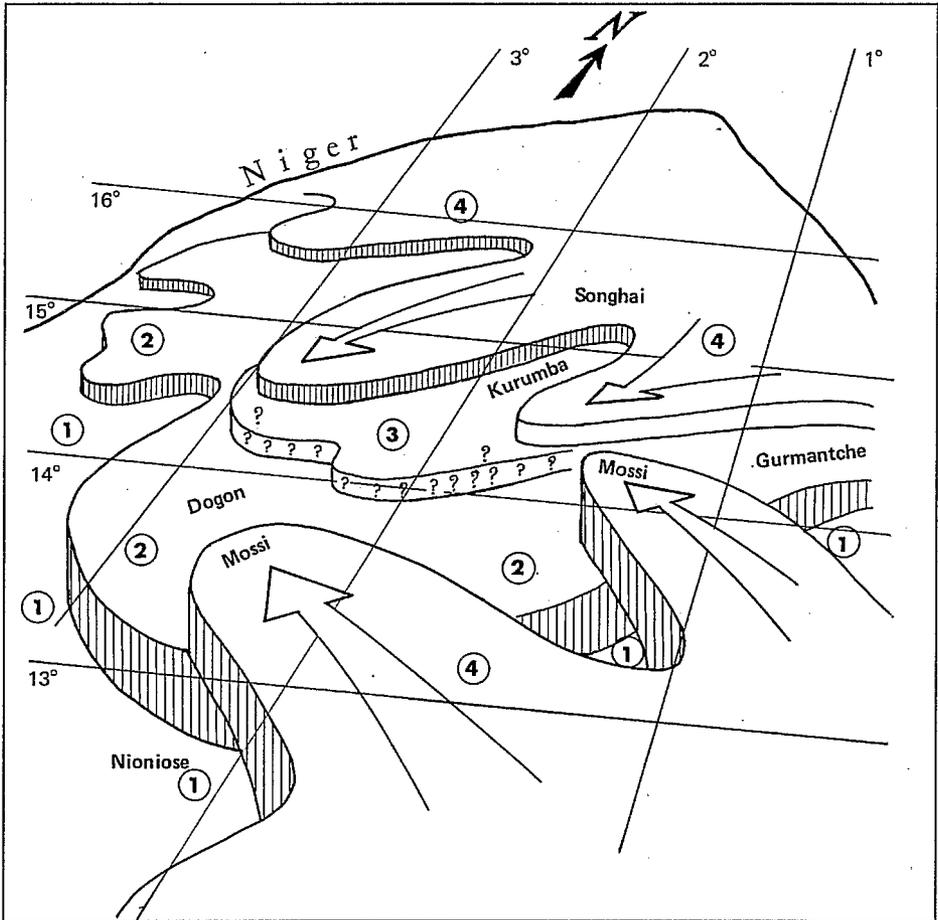
Cette tradition tend à nier une quelconque occupation du territoire avant l'arrivée des Kurumba mais fait, toutefois, référence à un voisinage kibga. L'important site kibga situé à 5 km à l'ouest de Bugure, dans le terroir de Ziga, est pourtant parfaitement reconnu par la tradition de Ula qui précise, d'une part, que les Kibse de Ziga étaient précisément liés aux gens d'Aru et que, d'autre part, le chef de Bugure a voulu les chasser mais s'est ravisé devant la force occulte de leur chef qui, par la suite, est devenu bugo.

54 Nioniose dont relèveraient les Guindo (« nuée profonde » : les faiseurs de pluie).

55 L'appartenance ethnique de Naba Rawa, conquérant du Yatenga, reste discutée par Pageard qui en fait un Kibga ayant emprunté aux Nakombse leur système de commandement ! [Sonchamp, 1967 : 67-68].

du bassin de la Volta blanche (Ouagadougou, Yako, Kaya, etc.). Ailleurs, la tradition fait état, non plus de Nioniose, terme vague : « les gens d'avant », mais de Kibse, de Fulse pour désigner les occupants rencontrés au moment de la « conquête ». Dans ces régions, les Nioniose constituaient bien le fond de peuplement mais n'étaient plus reconnus sous ce terme puisque déjà assimilés par des groupes organisés.

Fig. 5 – Stratification du peuplement



La figure 5 schématise la stratification dont nous venons de faire état. Il est exclu d'en tirer l'image de couches successives de peuplements différents, absolument étrangers les uns aux autres, surimposés mais plutôt celle de l'émergence de différents systèmes politiques organisés et mis en place par des groupes restreints qui ne seraient pas tous des « conquérants ». Rappelons qu'il suffisait aux villageois de porter les scarifications pour être reconnus Mossi, c'est-à-dire sujets des Nakombse [Tiendrebeogo, 1963 : 11].

BIBLIOGRAPHIE

- ANQUADAH J. [1976], « The Rise of Civilization in the West African Sudan », *Sankofa*, university of Ghana, 2 : 23-32.
- BAIER St. [1976], « Economic History and Development : Drought and the Sahelian Economies of Niger », *African Economic History*, 1, Madison, Wisconsin : 1-16.
- BARTH H. K. [1977], « L'âge de la civilisation des tumulus et des anciens habitats du delta intérieur du Niger (Mali). Quelques indications complémentaires obtenues par des datations au C14 », *Notes africaines*, 155 : 57-61.
- BEDAUX R. M.-A. [1972], « Tellem, reconnaissance archéologique d'une culture de l'ouest africain au Moyen Âge : recherches architectoniques », *Journal de la Société des africanistes*, XLII (2) : 103-176.
- BURGEAP [1975], *Inventaire des ressources en eaux souterraines de l'ORD du Yatenga, Rép. de Haute-Volta*, Paris, Direction hydraulique et aménagement de l'espace rural, 39 p., multigr., annexes, tabl., 4 cartes h.t.
- CLARK J. D [1967], « The Problem of Neolithic Culture in Subsaharan Africa », *Background to Evolution in Africa*, Chicago-London, University of Chicago Press : 601-621.
- DELAFOSSE M. [1912], *Haut Sénégal-Niger (Soudan français)*, Paris, Larose, 3 tomes.
- DESPLAGNES L. [1907], *Le Plateau central nigérien : une mission archéologique et ethnographique au Soudan français*, Paris, Larose, 507 p.
- DESPLAGNES L. [1951], « Fouilles du tumulus d'El Oualedji (Soudan) », *Bulletin de l'IFAN*, XIII (4) : 1159-1173.
- DIETERLEN G. [1940], « Notes sur les Kouroumba du Yatenga septentrional », *Journal de la Société des africanistes*, X : 181-190.
- DIETERLEN G. [1952], « Classification des végétaux chez les Dogon », *Journal de la Société des africanistes*, XXII : 115-158.
- FRANCIS-BŒUF Cl. [1937], « L'industrie autochtone du fer en Afrique française », *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'AOF*, 20 : 403-463.
- GALLAIS J. [1975], *Pasteurs et Paysans du Gourma : la condition sahélienne*, Bordeaux, mémoire du CEGET, 239 p., cartes h.t.
- GRIAULE M. et DIETERLEN G. [1942], « La mort chez les Kurumba », *Journal de la Société des africanistes*, XII : 9-24.
- GRIAULE M. et DIETERLEN G. [1950], « Le système soudanais de Sirius », *Journal de la Société des africanistes*, XX (2) : 275-280.
- GRIAULE M. et DIETERLEN G. [1965], *Le Renard pâle*, Paris, Institut d'ethnologie, 1, 544 p.
- GRIAULE M. [1941], « Le Domfé des Kouroumba », *Journal de la Société des africanistes*, XI : 7-20.
- GUGGENHEIM (il.) [1978], « La technologie invisible », *Revue Tiers Monde*, XIX (73) : 171-177.
- HERVOUET J.-P. [1978], « Organisation de l'espace et Onchocercose », *Maîtrise de l'espace agraire et Développement*, Ouagadougou, coll. ORSTOM-CVRS, 15 p. multigr., 7 figures.
- IZARD M. [1970], « Introduction à l'histoire des royaumes mossi », Paris, CNRS-CVRS, *Recherches voltaïques*, 13, 21, 404 p.
- IZARD M. [1973], « La lance et les guenilles », *L'Homme*, XIII (3) : 139-149.
- IZARD M. [1976], « Changement d'identité lignagère dans le Yatenga », *Journal de la Société des africanistes*, XLVI (1-2) : 69-81.
- IZARD M. [1971], « La formation de Ouahigouya », *Journal de la Société des africanistes*, XLI (2) : 151-187.
- KODJO N. G. [1976], « Contribution à l'étude des tribus dites serviles du Songhaï », *Bulletin de l'IFAN*, 38, sér. B. 4 : 790-812.
- LAMBRECHT F. L. [1964], « Aspects of Evolution and Ecology of Tsetse Flies and Trypanosomiasis in Prehistoric African Environment », *Journal of African History*, V (1) : 1-24.
- MARC L. [1909], *Le Pays mossi*, Paris, Larose, 189 p.
- MARIAUX A. [1975], « Essai de dendrochronologie en climat sahélien sur *Acacia raddiana* », *Bois et Forêts des tropiques*, 163 : 27-35.
- MAUNY R. [1961], Tableau géographique de l'ouest africain au Moyen Âge, d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie, Dakar, IFAN, mémoire n° 61, 545 p.
- MAUNY R. [1967], Contribution à l'inventaire de la céramique néolithique d'Afrique occidentale », *Congrès panafricain de préhistoire et d'études du Quaternaire*, Dakar.

- MAUNY R. [1967], « Datation du C14 de sites ouest africains de l'âge du fer », *Congrès panafri-
cain de préhistoire et d'études du Quaternaire*, Dakar.
- MONOD Th. [1955], « À propos des jarres cercueils de l'Afrique occidentale », Berlin, *Afrikan
Stud.* : 30-44.
- MOURGUES G. [1932], « Le moyen Niger et sa boucle dans la région de Tombouctou », *Bulletin
du Comité de l'Afrique française* : 351-367 ; 425-436 ; 489-499 ; 564-568 ; 623-635 ; 685-694.
- NOIRE Cap. [1905], *Monographie du cercle de Ouahigouya*, Archives administratives, Ouahigouya,
notes dactyl. (extraits).
- ORD (Office régional de développement) [1972], *Rapport de campagne agricole*, Ouahigouya,
doc. dactyl.
- PAGEARD R. [1962], « Contribution critique à la chronologie historique de l'ouest africain, suivie
d'une traduction des tables chronologiques de Barth », *Journal de la Société des africanistes*,
XXXII (1) : 91-178.
- PAGEARD R. [1962], « La marche orientale du Mali (Ségou-Djenné) en 1644, d'après le Tarikh
Es-Soufdân », *Journal de la Société des africanistes*, XXXI (1) : 73-82.
- REICHELT R. [1977], « Sur les aménagements hydrauliques anciens et récents dans le Gourma,
Sahel tropical, République du Mali », *Sciences géologiques*, 30-1 : 19-31.
- ROUCH J. [1953], *Contribution à l'histoire des Songhai*, Dakar, IFAN, mémoire n° 29 : 131-259.
- ROUCH J. [1961], « Restes anciens et gravures rupestres d'Aribinda, Haute-Volta », *Études vol-
taïques*, 2 : 70 sq.
- SAUTTER G. et PELISSIER P. [1964], « Pour un atlas des terroirs africains », *L'Homme*, janvier-
avril : 56-72.
- SCHOVE D. J. [1977], « African Drought and the Spectrum of Time », Dalby D., Church H.,
Bezzaz F. (ed.), *Drought in Africa 2*, London, IAI : 38-53.
- SCHWEEGER-HEFFEL A. M. [1962], « Les insignes royaux des Kouroumba (Haute-Volta) », *Jour-
nal de la Société des africanistes*, XXXII (2) : 275-323.
- SCHWEEGER-HEFFEL A. M. [1965], *Frühhistorische bodenfiunde in raum non Mengao*, Wien, Öster-
reich Akademie d. Wissenschaften, 69 p.
- SCHWEEGER-HEFFEL A. M. [1966], « L'art Nioniosi », *Journal de la Société des africanistes*, XXXVI
(2) : 251-346.
- SCHWEEGER-HEFFEL A. M. et STAUDE W. [1967], « Agrarsymbolik und Agrarkalender der
Kurumba », *Paideuma*, XIII, Frankfurt am Main, université Goethe.
- SONCHAMP (Coll. de) [1967], Colloque sur les cultures voltaïques, Paris, CNRS-CVRS,
Recherches voltaïques, 8, 186 p.
- STAUDE W. [1962], « La structure de la chefferie chez les Kouroumba du Lorum (Haute-Volta
septentrionale) », *Anthropos*, 57 (3-6) : 757-778.
- STAUDE W. [1961], « La légende royale des Kouroumba », *Journal de la Société des africanistes*,
XXXI (2) : 209-260.
- SZUMOWSKI G. [1956], « Fouilles de l'abri sous roche de Kouroukorokalé (Soudan) », *Bulletin
de l'IFAN*, XVIII, sér. B 3-4 : 462-508.
- TAUXIER L. [1914], *Rapport politique annuel, 1914-1915*, Cercle de Ouahigouya, Archives admi-
nistratives du territoire de Haute-Volta, Ouagadougou, CVRS.
- TAUXIER L. [1917], *Le Noir du Yatenga*, Paris, Larose, 661 p., appendices : 662-788.
- TIENDREBEOGO Y. [1963], « Histoire traditionnelle des Mossi de Ouagadougou », *Journal de la
Société des africanistes*, XXXIII (1) : 7-46.
- WILLETT Fr. [1971], « A Survey of Recent Results in the Radio-Carbon Chronology of Western
and Northern Africa », *Journal of African History*, XII (3) : 339-370.